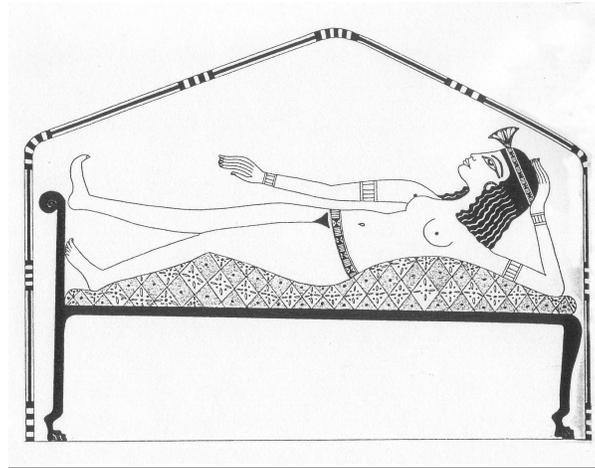


UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

HST6600

**La sexualité en Égypte ancienne: Brève étude comparative des transformations
entre les périodes pharaonique et ptolémaïque.**



Par :

Abigaëlle Richard

Présenté au :

Prof. Jean Revez

Le :

9 avril 2004

Table des matières

1. Introduction	p.1
2. État des connaissances pour les périodes pharaonique et ptolémaïque	p.2
2.1 Contexte historique et social	p.2-3
2.2 Perceptions et pratiques de la sexualité antique	p.3-5
2.3 Moralité face à la sexualité	p.6-7
2.4 Sexualité divine	p.8-10
2.5 Sexualité royale	p.10-12
2.6 Étapes de la vie liées à la sexualité	p.12-16
2.7 Positions lors des relations sexuelles	p.16-17
2.8 Prostitution profane et sacrée	p.17-19
2.9 Homosexualité	p.20-21
2.10 Textes médico-magiques	p.21-22
2.11 Pathologies liées à la sexualité	p.22-24
2.12 Festivités et sexualité	p.24-25
2.13 Marqueurs et symboles de sexualité	p.25-28
2.14 Sexualité post-mortem et renaissance	p.28-30
2.15 Textes évoquant la sexualité	p.31-32
3. Problématiques et hypothèses proposées	p.32
3.1 Problématiques	p.32
3.2 Hypothèses	p.32-33
4. Vérification des hypothèses	p.33-36
5. Conclusion	p.36
Notes	
Figures	
Annexe	
Bibliographie	

1. Introduction

Dans un premier temps, l'objectif de cette recherche consiste à examiner l'état des connaissances actuelles concernant la sexualité en Égypte dynastique et ptolémaïque. Dans un deuxième temps, dans le cadre d'une première problématique, nous examinerons ces données afin de déterminer quels furent les changements dans la conception et la pratique de la sexualité au cours de ces deux périodes. Une deuxième problématique consiste à nuancer cette analyse en examinant la dichotomie plus ou moins importante retrouvée à l'époque ptolémaïque entre grecs et égyptiens de souche. L'analyse sous forme synthétique de ces transformations, nous permettra d'établir le niveau de transformation sexuelle qui eut lieu entre ces deux périodes à travers les différentes strates de la société.

Les sources sur lesquelles repose l'argumentation de ce travail se divisent en deux catégories. Les sources écrites retrouvées sur différents médiums : ostraca, papyri, stèles, parois lithiques gravées, cuir, os, bandelettes de lin de momies¹, soit en alphabet hiéroglyphique et hiératique pour la période dynastique, et en démotique (moins souvent traduits et provenant de la classe des prêtres) et en grec pour la période ptolémaïque². La deuxième catégorie de sources nous provient de l'archéologie, des représentations iconographiques sur les mêmes médiums énoncés ci hauts, ainsi que les fresques des tombes, des études d'artéfacts, de momies et de sarcophages.

Ces sources parfois lacunaires peuvent toutefois entraîner des erreurs d'interprétation, soit du à la mauvaise conservation et des textes, ou soit par le mutisme des objets qui peuvent être interprétés de plusieurs façons. Cependant, l'Égypte possède heureusement un climat sec, et donc propice, à la conservation des objets, des textes et des restes organiques. Un autre élément insidieux dans l'interprétation des sources, se situe au niveau de notre interprétation moderne de la société antique. Surtout dans le cas de notre sujet d'étude, il est important de rester prudent face aux dangers d'un ethnocentrisme moderne, qui nous amène à interpréter la sexualité de cette société avec nos propres biais teintés de modernité et de judéo-christianisme latent³. Comme nous le verrons dans les sections suivantes, l'étude de l'homosexualité, de la nudité, et du rôle de la femme sont des sujets particulièrement sensibles à une interprétation moderne biaisée.

2. État des connaissances pour les périodes pharaonique et ptolémaïque

2.1 Contexte historique et social

A. Période dynastique

La période dynastique qui se divisait en une trentaine de dynasties, a débuté vers 3000 avant J.-C. et s'est terminée avec la troisième Période Intermédiaire. Durant cette longue période, le pharaon tout puissant et divin contrôlait un état centralisé divisé en nomes et dirigés par des nomarques sous la tutelle du roi. La société se composait d'une bureaucratie séculaire et religieuse (occupée par l'élite), d'artisans qui travaillent majoritairement pour l'état, et de la population, en majorité composée de cultivateurs qui payaient des taxes en biens de la terre. Les égyptiens, qui occupaient une vallée fertile, établissaient peu de liens avec les cultures voisines, à part pour la période du Nouvel Empire, où une attitude davantage impérialiste, amena les pharaons à conquérir quelques uns de leurs voisins. Ainsi, la société égyptienne s'est fait davantage cosmopolite (Nubiens, Assyriens, Babyloniens etc.); une population étrangère composée des marchands, mais également des prisonniers de guerre à qui l'on faisait cultiver quelques lopins de terre.

Cette société dépendait complètement de la fertilité de son agriculture qui est le résultat des crues du Nil qui apportait un limon fertile, rendant ainsi cette région extraordinairement riche et quasi autarcique, à part pour quelques biens importés (comme le bois, l'encens et certaines pierres précieuses etc.). Toutefois, la bande fertile était limitée et se trouvait emprisonnée par le désert infertile. Cette dualité marquante se retrouvera également dans les conceptions cosmogoniques et religieuses des égyptiens où s'opposent l'harmonie, la fertilité et le chaos et la mort. La mythologie et la religion occupèrent une place prépondérante dans cette société, et l'aspect profane est difficilement différenciable de l'aspect sacré qui imprégnait l'ensemble des valeurs sociales. Par exemple, le concept de justice, d'ordre et d'équilibre de Maât, personnifié par une déesse, commandait les valeurs et les idéaux de la société égyptienne et même de sa royauté⁴.

B. Période ptolémaïque

C'est avec l'arrivée et la conquête du macédonien Alexandre le Grand en 332 avant J.-C. que l'Égypte deviendra grecque. En fait, Alexandre fût relativement bien accueilli par cette population dominée à

l'époque par les Assyriens, et Alexandre, grand admirateur des coutumes et de la religion égyptienne, y sera accueilli en nouveau pharaon. À sa mort, son général Lagos, qui prit le contrôle de l'Égypte fût par la suite suivi de Ptolémée I et de sa descendance jusqu'à la mort de Cléopâtre VII, un règne grec qui se termine ainsi par la conquête romaine d'Auguste en 30 avant J.-C. Durant cette période dite ptolémaïque, la culture, la langue et le *modus vivendi* grec hellénistique dominera, et sera pratiqué par l'élite dominante. Toutefois, une certaine dichotomie s'établit entre la population grecque immigrante qui s'établit en Égypte et formera l'élite, et la population locale autochtone qui demeura assez fidèle à ses coutumes. Les membres de l'élite égyptienne, comme ses grands prêtres, tenteront d'imiter et d'adopter les mœurs grecques en adoptant la langue. On adoptera également d'autres coutumes grecques : les gymnases et la littérature scientifique qui fleurira sous l'élite Alexandrine. Certaines femmes égyptiennes qui avaient toujours jouies d'une liberté relative souhaiteront se placer sous la tutelle de patrons masculins (*kurieia*), comme le faisaient les femmes grecques beaucoup moins émancipée et souvent gardée dans leurs gynécées (pièces de la maison leur étant réservée)⁵. La majorité de la population grecque se trouvera dans les grands centres urbains comme Alexandrie, tandis que le petit peuple égyptien demeura sensiblement inchangé, travaillant la terre comme leurs ancêtres. C'est cette dichotomie au sein même des strates de la société gréco égyptienne qui sera explorée dans notre deuxième problématique⁶.

Cependant, il est important de nuancer cette brève description des mœurs gréco-égyptiens. Non seulement le peuple local subira les influences idéologiques, intellectuelles, des mœurs et de la religion grecque, mais cette influence sera mutuelle. Un syncrétisme religieux et complexe prendra peu à peu place au sein de cette société. Certaines divinités égyptiennes seront transformées pour s'intégrer aux mythes grecs, mais également, des cultes égyptiens seront adoptés par cette population hellénistique. La médecine égyptienne, reconnue comme étant fort avancée à cette époque, sera adoptée presque en totalité par l'élite intellectuelle grecque. Les exemples de cet échange mutuel et de ce syncrétisme, ou amalgame, sont nombreux⁷.

2.2 Perceptions et pratiques de la sexualité antique

A. Période dynastique

Lorsque l'on étudie la sexualité de l'Antiquité, ou de n'importe laquelle des sociétés disparues, il est important de faire la nuance entre la réalité et les textes qui n'en sont pas nécessairement une réflexion

fidèle, puisque ils reflètent davantage la moralité ou les phantasmes que la réalité⁸. Par exemple, la littérature épistolaire prend souvent une forme clichée est rigide, composée de formules adéquates permettant difficilement l'expression d'une sexualité directe, surtout dans le cas où, tous n'étaient pas lettrés, un troisième parti permettait d'écrire ces lettres, ce qui laissant peu de place à l'expression de l'intimité sexuelle⁹.

En Égypte dynastique la femme occupait un rôle qui était quasi égal à celui de l'homme, du moins du point de vue du mariage et de la légalité¹⁰. Les femmes qui n'étaient pas isolées dans des gynécées, étaient libre de parcourir les villes, de divorcer (ce qui leur permettait de se réapproprier leurs biens d'origine), de participer aux fêtes et aux banquets, de travailler dans les temples, de posséder des biens et d'occuper un métier (généralement pas lié à la bureaucratie)¹¹. Cette liberté certaine de la femme égyptienne surprit d'ailleurs grandement les grecs. Même si le libertinage de la femme était plus sévèrement puni que celui de l'homme, celle-ci se trouvait beaucoup plus libre de ses actions que les grecques. N'étant pas sous la tutelle de la figure masculine *kurieia*, comme c'était le cas en Grèce, elle pouvait se marier avec l'homme de son choix dans plusieurs cas, même si, plus souvent qu'autre chose, la décision en revenait aux parents de la jeune très jeune fille¹². Il semblerait que les mœurs ne prohibaient pas, du moins officieusement, les fréquentations avant le mariage. La contraception qui était utilisée couramment permettait ainsi de prévenir des problèmes subséquents. La durée de vie étant tout de même courte, en Égypte, on se mariait jeune et on tentait d'avoir de nombreux descendants. La fertilité offrait à la femme un rôle important au sein de sa société.

En ce qui à trait à la nudité, on retrouve très peu de pruderie à cette époque, et il semblerait que la nudité n'était pas considérée comme honteuse¹³. Les femmes portaient souvent des vêtements, soit très moulants, transparents, ou des robes se terminant sous la poitrine tenues par deux larges bretelles¹⁴. La très grande majorité des enfants, filles et garçons, se promenaient entièrement nus, portant la mèche de cheveux sur le côté du crâne entièrement rasé¹⁵ (Fig. 1). Les danseuses et les musiciennes, représentées dans les banquets, portaient souvent très peu de vêtements ou alors étaient représentées nues, portant pour seuls atours que quelques bijoux¹⁶ (Figs 2-3). Goelet suggère que la nudité était utilisée non seulement pour démontrer le statut social d'une personne (la nudité du pauvre ou du travailleur, et l'ennemi conquis est représenté nu et humilié), mais également l'âge de celle-ci (enfants généralement nus, le dieu, le roi ou le défunt nu qui dans son état de pureté originelle rejoignent l'enfance et la renaissance symbolique dans le contexte funéraire), des fonctions cultuelles (la nudité des danseuses, musiciennes pour les divinités et lors des banquets funéraires, la nudité des statuettes funéraires

féminines permettant la stimulation sexuelle et la renaissance du défunt)¹⁷. La nudité féminine, dans sa nature la plus simple, servait également à satisfaire le désir esthétique et érotique des hommes¹⁸. Le principe efficace de la stimulation érotique par le biais d'une semi nudité, devait toutefois jouer une part importante dans une société où la nudité était commune¹⁹.

La vie étant courte, certains textes recommandaient de profiter de l'existence terrestre tant qu'elle pouvait durer. L'expression *iri hrw nfr*, qui a été analysée par plusieurs chercheurs, se retrouvait souvent dans des contextes liés aux banquets funéraires ou profanes, et semble avoir signifié que les humains se devaient de profiter de la vie (manger, boire et faire l'amour), mais qu'il était important de ne pas s'oublier dans ces activités. La mesure et l'équilibre devaient primer, afin d'éviter les abus de toute sorte²⁰. Ce conseil de modération vient rejoindre la notion de Maat exprimée plus haut.

B. Période ptolémaïque

La société grecque donnait à la femme un rôle beaucoup plus introverti. Sa liberté plus restreinte, comparé à celle de la femme égyptienne, l'amenait à être souvent dominée par l'homme comme nous l'avons vu plus haut²¹. Elle était généralement cantonnée dans son gynécée et participait peu, si ce n'est quasiment pas, aux activités en société, comme les fêtes, et ne semble pas avoir pratiqué de métier. Son rôle sexuel consistait en une procréation continue jusqu'à ce que mort s'en suive. Les mœurs d'avantages prudes de la société grecque ne toléraient aucun libertinage sexuel féminin, et la punition en était sévère. L'homme qui avait tous les droits, pouvait avoir des concubines et des amants homosexuels, une pratique fort répandue surtout auprès de l'élite. Son activité civique l'amenait à côtoyer de nombreux citoyens au sein des banquets, des gymnases, des places publiques etc. La dichotomie entre les rôles sexuels se faisait plus évidente dans cette culture que dans la culture égyptienne de souche. La nudité qui était une pratique commune en Égypte dynastique était quasi inexistante, du moins pour les femmes de cette période, à part pour les représentations de divinités comme Aphrodite (Fig. 15).

2.3 Moralité face à la sexualité

A. Période dynastique

La moralité égyptienne se traduit dans les sources par cinq types de documents. Les premiers consistent en des négations du défunt face au jugement divin dans l'au delà. Il y niera avoir pratiqué la masturbation, l'homosexualité, l'infidélité conjugale etc.²² D'autres types de documents, de forme plus légale, même si la loi égyptienne n'était pas strictement codifiée, font référence à des crimes sexuels comme le viol, l'agression sexuelle, l'adultère etc. Un troisième type de document consiste en des recommandations morales par des sages tels Ani, Ptahotep ou Ankhsheshonk ou anonymes (comme des passages des Papyrus Insinger et Papyrus Carlsberg) qui décommandaient l'adultère, l'association avec des femmes mariées²³, des femmes de mauvaise vie, des prostituées (*n3hnmwt*)²⁴ ou des femmes légères ou étrangères, ainsi que de se laisser aller à l'ivresse dans les maisons de la bière, d'où découlait, selon eux, une perte de temps et d'argent²⁵. Un quatrième type de document concerne des épitaphes ou des lettres magiques adressées à des conjoints défunts auquel l'époux vivant promettait d'avoir été fidèle et honnête²⁶. Un cinquième type de documents, concerne les calendriers qui font brièvement mention des jours où la sexualité ne devait pas se pratiquer (Papyrus Sallier, IV, recto). On retrouve également des livres d'interprétation des rêves entre autre érotiques ou sexuels (Papyrus Chester Beatty, recto)²⁷. Il est clair que les interdits officiels d'une société n'empêchaient certainement pas la pratique réelle de ses activités, mais du moins, cela nous éclaire sur ce qui était tabou, mal vu, ou qui allait contre le principe de justice et d'ordre de Maât.

On sait que l'adultère masculin était puni. Diodore nous mentionne que le viol d'une femme mariée libre entraînait l'émasclation. Un mari trompé pouvait, sans avoir recours à la justice, tuer l'amant de son épouse ou violer la compagne de celui-ci, dans le cas où il s'agissait d'une agression non consentante de sa partenaire²⁸. L'adultère masculin avec une femme non attachée, était moins sévèrement puni, et plus commun, que l'adultère avec une femme mariée. Si l'adultère se produisait entre deux personnes consentantes, Diodore (I.78) nous dit que l'amant pouvait recevoir la bastonnade (jusqu'à mille coups) et la femme pouvait être punie par une ablation du nez²⁹. On retrouve même des cas rares où celle-ci fut occis³⁰. Les femmes adultères étaient plus sévèrement punies que leur conjoint. Toutefois, certains auteurs s'entendent pour affirmer que les punitions devaient, généralement, déboucher plus souvent sur un divorce ou une répudiation, plutôt qu'en un décès. Cependant, les textes sur ce sujet sont rares³¹. Dans le cas d'une accusation d'adultère, la femme pouvait jurer de son

innocence, et cela suffisait comme preuve de son honnêteté³². Les textes nous provenant des guildes des membres des temples démontrent qu'une amande pouvait être imposée dans un tel cas, plutôt que la mort. Ce pendant, ces textes datent de l'époque ptolémaïque³³. Il semble que le renforcement de l'état ait été plutôt utilisé à des fins de prévention de vengeances interminables, ou vendettas, mais non pour la punition de l'adultère, puisque généralement, l'époux bafoué s'en chargeait lui-même, motivé par l'orgueil³⁴.

On ne retrouve aucune trace de zoophilie³⁵. Toutefois Hérodote dans ses *Histoires* (Livre II.46) relate le coït entre un bouc et une prêtresse du dieu bouc de Mendès³⁶. La nécrophilie est un sujet de débat entre les auteurs. qui d'un côté. affirment que la pratique n'avait pas lieu, et des chercheurs qui, en analysant les momies de femmes ont perçu des signes de décomposition et la présence d'insectes, ce qui suggérait une période d'attente avant de confier la défunte aux embaumeurs, évitant ainsi les risques de nécrophilie³⁷, et Hérodote (*Histoires*, II.89) corrobore l'utilisation de cette pratique dans ses écrits³⁸. On ne retrouve aucune trace directe de la présence de pratiques sadiques, masochistes ou de pédophilie³⁹. Autre que pour la famille royale, l'inceste entre les parents et les enfants était considéré comme tabou⁴⁰.

B. Période ptolémaïque

Les grecs importèrent une notion de mariage déterminée par l'honneur et la réputation publique. Cela impliquait une responsabilité morale importante pour la femme qui se devait d'une fidélité exemplaire, car cela avait des répercussions non seulement sur elle-même mais également sur l'honneur de sa famille⁴¹. L'homme toutefois, avait droit à l'adultère avec des femmes non libres, des prostituées ou de jeunes hommes, mais non avec des femmes libres, mariées ou non⁴². Ce qui nous amène à mentionner que la femme grecque avait peu de droits et de recours judiciaires⁴³. Toutefois, ces pratiques plus rigides pour la femme se modifieront légèrement avec le contact moins rigide des mœurs égyptiennes, où la femme était davantage libre et possédait plus de droits et de recours⁴⁴. L'homosexualité comme nous le verrons plus tard était une coutume commune au sein de la société grecque. Pour ce qui à trait à d'autres types de pratiques comme la zoophilie, on en retrouve une représentation, qui peut être d'ordre satyrique, mais ne signifie en rien qu'elle était pratiquée (Fig. 4).

2.4 Sexualité divine

A. Période dynastique

D'un point de vue général, plusieurs divinités égyptiennes sont liées directement ou indirectement avec la sexualité, la fertilité et la création. C'est le cas d'Atoum, premier dieu créateur qui, par la masturbation généra le dieu de l'air Shu et sa sœur Tefnut, déesse de l'humidité⁴⁵ (Chapitre XVII du Livre des morts) (Figs 5-6). Shu et Tefnut enfantèrent, par le biais de la première relation incestueuse⁴⁶, la terre Geb et la déesse du ciel Nut, qui furent séparés de leur union par leur père Shu, mais qui parvinrent tout de même à procréer deux paires de jumeaux Osiris, Isis, Seth et Nephtys, grâce à la complicité et à la sagacité du dieu Thot⁴⁷ (Fig.7). Selon Plutarque, Osiris et sa sœur Nephtys, qui par le biais d'un stratagème de son frère Seth, se serait déguisée en Isis, auraient procréé Anubis, le dieu des morts et de l'embaumement⁴⁸. Osiris aurait été occis par Seth, devenant ainsi dieu des morts, de la renaissance dans l'au-delà et de la fertilité⁴⁹. Sa sœur-épouse, Isis, qui enfanta Horus de son corps défunt (Papyrus du Louvre 3079) devint l'incarnation par excellence de l'épouse et mère fidèle⁵⁰ (Fig. 8). Seth poursuivra de ces ardeurs cette déesse fidèle, mais sagace, elle saura le repousser (Papyrus Chester Beatty I et Papyrus Jumilhac, III) et aidera son fils Horus à faire de même lorsque Seth, considéré comme ayant un appétit sexuel débordant⁵¹ (Papyrus Chester Beatty, I, II et Papyrus Kahun VI), invitera Horus à une union homosexuelle qui lui permettra de le dominer et ainsi établir son pouvoir sur lui et sur le monde⁵².

D'autres divinités, comme Hathor, étaient liées à l'amour, à la fertilité et à la sexualité mais aussi à la violence et à la mort⁵³. Bes, le dieu nain ithyphallique et apotropaïque (Fig.9) protégeait les femmes de l'accouchement, des pathologies liées à l'accouchement et des maladies sexuelles, tout comme le faisait la déesse hippopotame Thoueris⁵⁴. Le pouvoir du démon Baba, qui est décrit dans le Texte des pyramides comme un singe (de l'Afrique centrale le *Papio cynocephalus*), opérait également dans le domaine de la sexualité⁵⁵. Min, divinité ithyphallique (Fig. 10), se faisait le protecteur de la fertilité humaine et des champs, et il était souvent associé à la laitue, considérée comme un aphrodisiaque à cause de la sève blanche qu'elle contient⁵⁶. Le dieu Khnoum, créant les hommes sur son tour de potier (Fig. 11), créa également le monde en provoquant le vent porteur de nuages afin d'arroser les sommets et d'éviter la stérilité⁵⁷. Le dieu Hapi, divinité du Nil, était responsable par sa crue, de la fertilité des champs et du bien être de la population, et il était représenté bien souvent comme un dieu hermaphrodite possédant une barbe et une poitrine féminine (Fig. 12), un peu comme l'était Bes⁵⁸. La

déesse Neith, appelée grande-mère, aurait été aussi à la base de la création humaine par le biais de sept paroles créatrices⁵⁹. La déesse Nebet Hetepet était officiellement la « maîtresse du pubis »⁶⁰ (Fig. 13).

La structure familiale importante dans la vie égyptienne se retrouve représentée par des triades familiales comme celle composées par Osiris-Isis et leur enfant Horus, Amon-Mut et leur fils Khonsu ainsi que Hathor-Horus et leur progéniture Ihy. On retrouve un grand nombre de ces triades au sein du panthéon complexe et multiple de la religion égyptienne⁶¹.

La mythologie égyptienne décrit quelques anecdotes supplémentaires liées à la sexualité divine. En effet, dans un épisode où Re-Atoum le grand dieu créateur, est découragé et attristé par la lutte de pouvoir entre Horus et son oncle Seth, il sera mis de bonne humeur par Hathor, qui pour l'amuser, lui présentera sa vulve⁶². Un épisode assez similaire décrit par Diodore (I.85), implique la mise au pouvoir du taureau sacré Apis qui était stimulé par les adoratrices de son culte, lui montrant leurs organes génitaux⁶³. Dans une autre anecdote on retrouve les déesses Isis, Nephtys, Meskhenet et Heket qui s'improvisèrent sages-femmes afin de mettre au monde les trois enfants de l'épouse d'un prêtre de Re à Héliopolis⁶⁴ (Papyrus Westcar). Les exemples de sexualité divine sont nombreux, mais les cas ci haut mentionnés, représentent les plus importants de la mythologie égyptienne.

Les mariages et accouplements entre divinités « consanguines » père-fille, sœur-frère, qui avaient une fonction symbolique comme le démontre Lana Troy, se reflétait également dans les unions royales⁶⁵. De nombreux festivals fêtaient l'union des statues de divinités féminines et masculines en un *hieros gamos* (mariage sacré) comme nous le verrons plus loin⁶⁶ (Fig. 14). Les dieux qui possédaient parfois des harems (comme Min ou Amon) ainsi que des danseuses, chanteuses et musiciennes comme membre de leur clergé, étaient ainsi stimulés dans leur pouvoir créateur par ses femmes à demi nues qui se produisaient quotidiennement pour eux, permettant peut-être de canaliser leur vigueur potentiellement destructrice en un pouvoir créateur⁶⁷.

B. Période ptolémaïque

Le panthéon grec, avec ces dieux olympiens, ne manquait pas de mythes et d'anecdotes liées à la sexualité. Tout d'abord, la théogonie d'Hésiode, nous raconte que Cronos (le temps) coupa les parties génitales de son père, Ouranos (l'univers créé) alors que Gaia (la terre) était encore dans l'obscurité du néant. Les organes sectionnés d'Ouranos tombèrent dans l'océan où ils fermentèrent, et de cette

mousse marine, surgit Aphrodite la déesse de l'amour et de l'attraction des éléments⁶⁸. Puis, dans une approche plus terre à terre le chef des dieux Zeus ne manqua pas, malgré la jalousie de son épouse Héra, de forniquer avec de nombreuses mortelles et immortelles et mêmes avec quelques jeunes éphèbes⁶⁹. Aphrodite, la déesse par excellence de la beauté et de l'amour (Fig. 15), n'hésita pas à tromper son mari Héphaïstos avec le vigoureux dieu Ares⁷⁰. Ce même dieu de la forge, Héphaïstos, poursuivi également Athéna de ces ardeurs, mais la prude fille de Zeus su lui résister⁷¹. Dionysos le dieu de la vigne et de l'ivresse entraîna dans son sillon de fidèles ménades et satyres lascifs au sein de son culte⁷² (Fig. 16). Le dieu des morts, Hadès, kidnappa la belle Corée ou Perséphone au grand malheur de la mère de celle-ci, Déméter, qui peinée, mit fin, pour un temps, à la fertilité des champs dont elle était la patronne⁷³. Le dieu Éros (Fig. 15, 17), source de tout sentiment amoureux ne manqua pas de créer, en de nombreux mortels et immortels, des sentiments amoureux et sexuels.

Les mythes grecs regorgent d'anecdotes liées à des affaires amoureuses où la morale conjugale ne semble pas primer. C'est d'ailleurs cette moralité légère, qui donnera aux grecs de cette période plus tardive, le désir de suivre des cultes aux philosophies moins profanes (comme les mystères ou même de préférer la science et la philosophie à la religion) et d'adopter certains cultes égyptiens, dont ils feront un syncrétisme avec leurs propres cultes⁷⁴. On retrouve ainsi une triade typiquement gréco-égyptienne, l'union de Sérapis (mélange d'Osiris et d'Apis)⁷⁵ et d'Isis et de leur fils Harpocrate (Horus). Le dieu Bes aura, à cette période, une contrepartie féminine du nom de Beset, qui lui ressemblera par son apparence et ses caractéristiques, et il jouera essentiellement le même rôle qu'à la période dynastique même si ces représentations varieront⁷⁶ (Fig. 18). De nombreuses divinités grecques seront amalgamées aux dieux égyptiens, comme c'est le cas, par exemple, pour Zeus et Amon (Fig. 19) ainsi qu'Aphrodite et Hathor etc.

2.5 Sexualité royale

A. Période dynastique

Le pharaon qui était considéré à l'égale d'une divinité, se devait de projeter une image virile et protectrice, et c'est du moins ainsi qu'il se faisait représenter, même si la réalité ne devait probablement pas toujours y concorder. Les textes des pyramides mentionnent la sexualité du roi vivant et post mortem par des incantations⁷⁷. Seul le pharaon dit « hérétique » Aménophis IV (Akhenaton) se fit représenter, comme c'est le cas sur un de ses colosses, sans organes génitaux affirmant ainsi le côté

féminin et masculin à la fois de son unique dieu créateur Aton⁷⁸. Le roi avait pour épouse principale, généralement, une femme de sang royale qui mettait au monde l'héritier qui lui succéderait sur le trône. Toutefois, le roi possédait également un harem royal, ainsi que des épouses secondaires, dont les enfants faisaient souvent partie de l'élite administrative de l'état⁷⁹ (Figs 20-21). Le harem était en plus une institution économique où l'on tissait du lin de haute qualité, où l'on pratiquait des arts et où on élevait les enfants royaux⁸⁰. Les femmes de ces harems tentaient souvent de placer leur propre fils sur le trône d'Égypte, ce qui entraînait des conspirations et de la jalousie⁸¹.

La reine, ou épouse principale, perpétuait la lignée et légitimait le sang royal partiellement divin. Elle occupait certains rôles symboliques comme celui « d'Épouse du dieu » (*hmt ntr*)⁸² ou de « Main du dieu », stimulant ainsi le pouvoir créateur de la divinité⁸³. Les bas reliefs de la XIX^{ème} dynastie à Medinet Habou, représentent possiblement ce qui aurait pu être un accouplement rituel ou *hieros gamos* du couple royal lors du festival de Min⁸⁴.

Ce n'est qu'au sein de la famille royale que des mariages père-fille ou frère-sœur étaient communs⁸⁵. Ceci permettait non seulement de garder la pureté de la famille royale, mais également les biens du patrimoine familial au sein de la famille, en plus de permettre également de se distinguer des moeurs du peuple, qui ne pratiquait pas, ou très rarement, les mariages consanguins⁸⁶. Ce rôle était également symbolique car il reprenait les coutumes divines des mariages consanguins, nous affirme Diodore ainsi que des auteurs contemporains⁸⁷. Ruffer qui en 1919 effectua une analyse sur les effets physiologiques des mariages consanguins dans les familles royales de la XVIII^{ème}, de la XIX^{ème} dynastie et de la période ptolémaïque, n'a pu démontrer des effets évident de dégénérescence du à cette pratique.

On retrouve dans la période amarnienne des scènes qui évoquent tendresse et amour entre le couple royal, ce qui était plutôt rare dans les périodes précédentes et successives⁸⁸ (Fig. 22). La théogamie ou *hieros gamos* du couple royal se faisait sous la tutelle du dieu Thu⁸⁹. La naissance d'Hatshepsut aurait été le résultat du *hieros gamos* entre le dieu Amon et sa mère Ahmose. Ce dieu lui aurait apparu sous la forme « du parfum (ou de la fragrance) divine » afin de concevoir la légitime héritière du trône⁹⁰ (Fig. 14). Le même modèle de création divine sera adopté par Amenhotep III et Ramsès II⁹¹.

B. Période ptolémaïque

Dans le but de perpétuer les coutumes locales et d'ainsi mieux asseoir leur pouvoir, les couples royaux lagides se mariaient également entre frères et sœurs⁹². Les mammisis étaient les lieux où le roi était nourri du sein de la déesse, et ces bâtiments se trouvaient à angle droit des principaux temples (Ex. Dendera, Edfou etc.). On y célébrait, en ces lieux, la naissance de l'héritier du trône, provenant du couple royal et divin faisant allusion à la naissance d'Horus et à son allaitement par Hathor⁹³.

2.6 Étapes de la vie liées à la sexualité

A. Période dynastique

Le mariage se faisait généralement assez jeune vu la brièveté de l'espérance de vie, et les textes de sagesse le recommandaient⁹⁴. Une femme se mariait généralement entre douze et quatorze ans, et l'homme vers quinze ans⁹⁵. Cependant, les textes de sagesse suggéraient un mariage vers l'âge de vingt ans. Nous avons peu d'information quant à la nécessité pour les femmes d'être vierges au moment du mariage, mais il ne semble pas que cela ait été une obligation⁹⁶.

La nature du mariage égyptien consistait en une cohabitation, ou l'entrée d'un des partis dans le foyer de l'autre (généralement dans le foyer de l'époux)⁹⁷. Se marier consistait souvent à fonder un foyer (*hmsi irm*) et divorcer, en l'expulsion (*h3c*) ou le départ (*sm*) généralement de l'épouse de ce foyer⁹⁸. Le mariage était probablement célébré par une cérémonie profane, mais nous n'avons pas de traces de cérémonies officielles, qu'elles soient religieuses ou profanes⁹⁹. L'époux se devait de nourrir et d'habiller son épouse, de lui fournir de l'huile pour oindre son corps, et de « remplir son cœur de joie »¹⁰⁰. Les mariages avec des membres d'autres nations ne semblent pas avoir créés de problèmes ou du moins n'étaient pas contre les lois¹⁰¹. Généralement, les mariages étaient monogames, du moins pour le peuple, et la bigamie semble avoir été une pratique assez rare¹⁰². Parfois les textes ou les fresques décrivent ou représentent les multiples femmes d'un défunt, toutefois il est fort probable qu'il s'agissait d'épouses successives et non simultanées, qui seraient décédées ou divorcées¹⁰³.

Les contrats de mariage officiels sont retrouvés à partir de la troisième Période Intermédiaire et permettaient, en cas d'adultère de l'épouse, que ses droits financiers tombent au moment du divorce¹⁰⁴. Toutefois, en cas de divorce qui ne résultait pas de l'adultère de sa part, ces contrats permettaient de lui

assurer de posséder à nouveau les biens qu'elle avait amenés avec le mariage, en plus de recevoir les moyens financiers nécessaires à sa survie. Ces divorces coûteux pour l'époux permettaient d'en réduire le nombre qui auraient pu être décidés à la légère¹⁰⁵. On a retrouvé, dans le village des artisans de Der El-Medineh, un exemple d'une demande de divorce peu justifiée de la part d'un époux qui souhaitait divorcer de sa femme car elle était aveugle d'un œil. Celle-ci le ridiculisa en lui rappelant qu'elle avait toujours ainsi et qu'il le savait en la mariant, ce qui ne justifiait pas sa demande de divorce ou de répudiation¹⁰⁶. Toutefois, il semble que le motif d'infertilité de la part de l'épouse (ce qui était automatiquement assumé, à moins d'un cas d'impotence de la part de l'homme) ait été une cause suffisante et commune de divorce ou de répudiation, tout comme une incompatibilité de tempérament de la part des deux époux¹⁰⁷. Les veuves étaient en droit de se remarier¹⁰⁸, cependant, les sages prévenaient les nouveau époux du danger de marier une divorcée dont le mari était encore vivant, ce qui pouvait entraîner des dangers de vengeance de la part de l'ex époux¹⁰⁹.

On sait que l'avortement, tout comme l'utilisation de la pharmacopée contraceptive¹¹⁰ était utilisés, car les papyrus médicaux en font mention. Un autre moyen d'espacer ou de prévenir les naissances consistait en une lactation de l'enfant pour une période de trois ans, rendant ainsi la femme infertile pour cette période¹¹¹. Cependant, on retrouvait dans les mœurs égyptiennes une exaltation de la fertilité des femmes¹¹². Avoir de nombreux enfants permettait non seulement d'assurer aux parents vieillissants un bâton de vieillesse, mais également l'assurance d'un culte funéraire après leur décès¹¹³. On retrouve de nombreuses figures votives, en forme de phallus et de vulve, laissés dans les autels sacrés par ceux qui priaient pour leur fertilité et la possibilité d'avoir des enfants¹¹⁴ (Fig. 23). En cas d'infertilité on essayait des remèdes médicaux, on portait des amulettes magiques (Figs 24-41) on en appelait aux ancêtres ou aux divinités comme Hathor, et on dormait dans les temples en espoir d'un enfant¹¹⁵. Les accouchements étaient pratiqués par des sages femmes (Fig. 42), et une fois l'enfant né, l'accouchée reposait pour une période de purification symbolique de deux semaines dans un lieu particulier et isolé du foyer (Fig. 43).

L'enfant une fois parvenu à sa puberté, ce qui débutait avec l'arrivée des menstruations chez les filles, passait par un rituel de passage¹¹⁶. Ce rituel semble avoir pris la forme de la circoncision pour les garçons, effectuée seul ou en groupe¹¹⁷ (Fig. 44). L'excision pour les filles ne semble pas avoir été pratiquée¹¹⁸.

Cette section assez générale sur la sexualité et les étapes de la vie liées à la sexualité, nous permet de considérer brièvement les particularités sexuelles des membres de l'élite et du peuple. La sexualité de l'élite se traduit par des images suggestives mais toujours voilées et déguisées¹¹⁹. Seul le roi ou certains riches membres de l'élite pouvaient se permettre d'avoir un harem ou une ou plusieurs concubines¹²⁰. Par exemple, une lettre du Moyen Empire par Hekanakhte prévient les membres masculins de sa famille de ne pas forniquer avec sa concubine, comme s'il s'agissait en fait de sa femme, ce qui entraînerais alors une expulsion du foyer familial et non la mort du coupable¹²¹. On retrouve des injonctions contre la débauche mais aucun stigmatisme ne semble lié à l'illégitimité. La chasteté des femmes de haut statut devait probablement importer davantage¹²².

L'élite composée par les membres de la bureaucratie comprenait également les prêtres. Ceux-ci, étaient autorisés à se marier et ils n'avaient généralement qu'une femme¹²³. Toutefois, Hérodote (II, 64) nous rapporte que les prêtres devaient se purifier cérémoniellement avant d'entrer dans un temple après avoir eu des relations sexuelles¹²⁴. Cette élite n'était pas à l'abri de la loi puisque, par exemple, on retrouve un papyrus du Nouvel Empire qui fait mention d'une plainte contre un prêtre *weeb* de la divinité Khnum accusé de copulation avec une femme mariée¹²⁵. Ces prêtres n'étaient également pas saints puisque le papyrus de Turin, qui comporte de nombreuses scènes commentées se déroulant probablement dans une maison de joie, aurait été, selon l'interprétation de certains auteurs, une satire effectuée par un membre instruit de l'élite évoquant possiblement les occupations frivoles de certains prêtres¹²⁶ (Figs 45-53).

On sait peu de choses sur la vie quotidienne du peuple qui reste souvent absent des textes. Toutefois, on sait que les mariages consanguins étaient encore moins communs dans cette strate de la population qu'au sein de l'élite et de la royauté¹²⁷. L'analyse des stèles de la Première période intermédiaire jusqu'à la XVIIIème dynastie ainsi que l'analyse des fragments du village de Deir El-Medineh datant de la XXème dynastie, effectuée par Cerny démontre clairement que les mariages entre frères et sœurs de sang semblent avoir été très rares¹²⁸, toutefois les mariages entre demi-frères, demi-sœurs et même entre cousins parallèles semblent avoir été un peu plus communs¹²⁹. On retrouve de nombreuses représentations iconographiques érotiques ou carrément pornographiques sur des ostracons ou des graffitis¹³⁰ (Figs 54-68). Dans le village de Deir el-Medineh, qui regroupait un microcosme de la population égyptienne, composé des artisans de tombes royales, on retrouve des cas de crimes sexuels. Paneb¹³¹, un des artisans du lieu, ainsi que Ouserhat et Pantaourt, auraient été accusés de fornication avec de nombreuses épouses de leurs collègues¹³².

B. Période ptolémaïque

La puberté à cette période était considérée vers l'âge de treize ou quatorze ans¹³³. Toutefois, la pratique de la circoncision ne semble pas avoir été adoptée par la culture grecque qui la jugeait d'un mauvais œil, comme le dit Clément d'Alexandrie, car cette pratique tout comme la dépilation masculine avait quelque chose d'efféminé¹³⁴. Toutefois les rites de passage pour les jeunes hommes se faisait par le biais d'une déclaration publique (appelée *epikrasis* ou *eiskrasis*) de l'appartenance au clan paternel, qui lui permettait de prendre sa place dans les différentes catégories de citoyens¹³⁵. Les menstruations semblent avoir fait parti des étapes menant à un rituel de passage pour les jeunes filles, mais nous avons très peu d'information à ce sujet¹³⁶. Nous savons également peu de l'excision féminine. Strabon nous dit qu'elle avait lieu, cependant, les chercheurs ne peuvent le corroborer avec aucun texte ou momie¹³⁷.

On retrouve des invitations de mariage (Papyrus d'Oxyrhynchos, XII, 1579) comme celle de Thermouthis, qui démontrent l'implication des femmes dans les cérémonies de mariage puisque cela se passait dans leurs maisons et dans leurs sphères d'occupations¹³⁸. Il semble que, comme en Égypte dynastique, le mariage ait été célébré de façon non formelle par le biais de la loi à moins qu'un contrat soit spécifiquement produit (dans le cas de grands engagements économiques entre familles de l'élite), parfois même, il avait lieu plusieurs années après l'union du couple¹³⁹. Ces contrats de mariages étaient probablement une forme tardive des contrats de la période antérieure dont nous ne possédons pas de traces¹⁴⁰.

Les mariages démontrent un grand syncrétisme entre les deux cultures grecque et locale. Les premiers immigrants se marièrent rapidement avec des femmes égyptiennes de souche et adoptèrent également les mœurs locales¹⁴¹. La virginité de la mariée semble avoir été un critère plus important pour les grecs que pour les égyptiens de souche, et les contrats de mariage le stipulaient clairement¹⁴². Le mariage des jeunes femmes avec des hommes beaucoup plus âgés étaient également une coutume davantage grecque qu'égyptienne¹⁴³. Les cérémonies de mariages informelles impliquaient souvent une démonstration du statut des mariés et de leur famille par l'achat de parfums, d'un banquet fastueux etc. On y performait une *epithalium* une chanson composée spécialement pour les mariés¹⁴⁴. Les mariages consanguins étaient défendus, mais la loi permettait toutefois des mariages entre demi-frères et demi-sœurs¹⁴⁵. Le divorce, comme en Égypte dynastique, semble s'être terminé par une non cohabitation surtout au sein de la population plus commune¹⁴⁶.

On retrouve également à cette période des amulettes magiques qui permettaient la fertilité (Figs 69-73) Il semble que l'infanticide ou l'exposition des filles en général, qui était une pratique fort commune en Grèce, était présente en Égypte ptolémaïque mais de façon moins prononcée, du au contact avec la population locale qui ne pratiquait pas cette coutume, ce qui étonnera Strabon (XVII, 2.5)¹⁴⁷. La pratique de l'utilisation des nourrices est commune durant cette période, et il s'agissait de femmes libres ou non-libres. Elles avaient semble-il des restriction sexuelles (BGU, IV, 1107) afin de ne pas tomber enceinte, et ce contrôle de leur sexualité devait être difficile à renforcer, mais exprimait une fois de plus le contrôle de la sexualité féminine très présent dans la culture grecque¹⁴⁸.

2.7 Positions lors des relations sexuelles

A. Période dynastique

Généralement la position adoptée lors des ébats sexuels était plus communément la position du missionnaire (Fig. 74) ainsi que la relation par en arrière¹⁴⁹ (Fig. 67). La position inversée (la femme sur l'homme) ne semble pas avoir été une pratique commune. Toutefois, la déesse Isis aurait adopté cette position inversée lors de sa relation sexuelle en tant qu'oiseau sur le corps défunt de son mari-frère Osiris¹⁵⁰ (Fig. 8). C'est également le cas de Nut, qui reposait dans un enlacement sexuel sur son frère Geb¹⁵¹ (Fig. 7). Des papyrus magiques expriment l'espoir de certains de pouvoir avoir une fellation et de la sexualité anale, ce qui démontre que certaines de ces positions n'étaient peut-être pas communément pratiquées¹⁵². On retrouve ce qui pourrait être une représentation d'érotisme anal hétérosexuel sur un ostracon de la XIIème dynastie, ou l'on voit une femme à genoux et un homme qui semble toucher son anus. Sandison suppose qu'il pourrait simplement s'agir d'une inspection médicale de l'anus par un médecin¹⁵³. Pour les deux périodes, la proximité dans les foyers empêchait toute forme d'intimité, ce qui devait, en quelque sorte, influencer la sexualité des gens. Cependant, il faut se rappeler qu'à cette époque, le tabou de la sexualité n'était peut-être pas aussi fort que de notre temps, ce qui rendait cette pratique, quasi publique, tout à fait normale¹⁵⁴.

B. Période ptolémaïque

Les grecs caractérisaient les femmes par types de corps, et cela influençait les positions sexuelles adoptées. Par exemple, une femme jolie était préférablement aimée sur le dos (Fig. 75), une femme au dos attirant, par derrière et une femme petite s'accouplait sur l'homme. Les hommes jeunes et

inexpérimentés recevaient les connaissances sexuelles par des femmes (prostituées ou autres) possédant la *techne*, ou techniques du corps et de la sexualité¹⁵⁵.

2.8 Prostitution profane et sacrée

A. Période dynastique

Nous avons peu de mentions de prostitution dans les textes¹⁵⁶, toutefois, puisque que certaines femmes destituées avaient à se vendre en servitude afin de survivre, la prostitution devait probablement être assez commune¹⁵⁷. On retrouve dans les maisons de la bière : du chant, des jeux, de la danse et peut-être des récitations, mais contrairement aux banquets, les hommes et les femmes s’y assoyaient ensemble. On y buvait jusqu’à l’ivresse, et alors que les autres citoyens se couchaient après la tombée de la nuit, ces lieux pouvaient rester ouverts jusqu’au matin¹⁵⁸. Les textes de sagesse et de moralité recommandaient aux jeunes hommes de s’écarter des prostituées qui semblent avoir hanté les maisons de la bière, et qui menaient, disaient-ils, à la ruine et à la paresse¹⁵⁹. Toutefois, cela n’empêchait pas les jeunes gens de s’aventurer dans ces lieux, ou dans les maisons des prostituées, qui formaient une enclave, comme ce fut le cas à Abydos¹⁶⁰.

D’un point de vue moins terre à terre, les légendes, la mythologie et les contes, nous offrent des indices quant à la réalité de la prostitution profane en Égypte dynastique. Hérodote (II, 126) raconte que le roi Chéops aurait vendu les faveurs de sa fille afin d’obtenir les moyens nécessaires pour faire construire sa pyramide, ce qui reste du point de vue de la légende¹⁶¹. On retrouve un épisode de la mythologie Osirienne où Isis, accompagnée de son fils Horus, demande à être hébergée dans une maison de joie un peu délabrée, et se fait mal recevoir par une prostituée¹⁶². Du point de vue de la littérature ou de la fiction, on retrouve le conte de Setne et Tabubu (Papyrus du Caire, 30646), où Setne homme obsédé par la beauté de la prostituée Tabubu, accepte tous ses caprices afin d’obtenir ses faveurs, et cela le mène jusqu’à la ruine et au meurtre de ses propres enfants¹⁶³. Une association psychologique était faite entre les bordels et la mort puisque le sperme utilisé dans les rapports sexuels n’avait pas de fonction procréatrice, ce qui était perçu comme une perte de sperme, et donc de vie¹⁶⁴.

On ne retrouve aucune trace de prostitution sacrée dans les temples de la période dynastique¹⁶⁵. Les prêtresses de la divinité étaient souvent des chanteuses ou musiciennes qui, étaient elles-mêmes mariées à des prêtres du même dieu¹⁶⁶. Les harems de divinités telles que Amon étaient constitués de

recluses qui n'avaient aucun contact sexuel avec des hommes¹⁶⁷. Hérodote (I.182) rapporte qu'une femme avait des rapports sexuels avec le dieu Zeus thébain (Amon) mais avec aucun homme¹⁶⁸. Strabon (XVII.i.6) rapporte qu'une belle jeune fille de l'élite, que les grecs appelaient concubine (*pallakas*), était prêtresse du Zeus thébain (Amon), et agissait comme prostituée sacrée avec qui elle le souhaitait jusqu'à ces premières menstruations, après quoi elle était donnée en mariage à un homme¹⁶⁹. Les chercheurs s'entendent pour affirmer que la prostitution sacrée ne semble pas avoir existé durant la période dynastique comme c'était le cas dans d'autres sociétés antiques (Mésopotamie, Grèce etc.)¹⁷⁰.

B. Période ptolémaïque

La sexualité masculine se pratiquait, en plus du mariage, auprès des femmes esclaves du foyer, ainsi qu'auprès des prostitués (hommes et femmes) des grandes cités, où des femmes et hommes libres de tout attachement était plus facilement disponibles que dans les villages¹⁷¹. Les esclaves appelés *sômata*, littéralement « corps », étaient entièrement à la disposition de leur maîtres, et leur statut social primait sur leur profession que ce soit prostitué, nourrice etc.¹⁷² Les prostituées étaient soit nomades ou se regroupaient dans les grands centres urbains et se trouvaient sous la tutelle d'un proxénète, le *pornoboskos*¹⁷³. Les inscriptions démotiques qui nous parlent des prostituées, les décrivent comme des créatures mercenaires, menant potentiellement à la ruine, et les papyrus grecs les montrent également sous cet angle¹⁷⁴ (par exemple le Papyrus Enteux, 49). L'industrie du sexe au complet était perçue ainsi¹⁷⁵. On retrouvait généralement les prostitués dans les régions marginales de la cité, sur les quais, près des murs de la cité, attirant ainsi le marché lucratif des étrangers, des marins et des marchands¹⁷⁶. Toutefois, leur clientèle comprenait aussi des hommes mariés et les positions sexuelles adoptées avec une prostituée devaient probablement varier considérablement des mœurs maritales¹⁷⁷.

Dans les documents les mots grecs pour prostitués sont : *pornê*, pour une esclave offrant des relations sexuelles occasionnelles, *paidiskê*, une prostituée esclave, et *heteira*, une courtisane ou une femme libérée pour des relations plus à long terme. Ces titres évoquaient davantage leurs statuts sociaux que leurs professions¹⁷⁸. En Égypte ptolémaïque les *heteirae* étaient souvent des concubines royales qui se tenaient dans le cercle de la cour d'Alexandrie, certaines occupaient même des fonctions culturelles dans les cultes de l'État, ou étaient impliquées dans des activités économiques lucratives, mais ne représentaient pas les prostituées communes¹⁷⁹. La prostituée commune était appelée *dêmosia pornê*, et nous ne savons pas si elle était automatiquement une esclave ou si elle pouvait être une femme libre qui se devait de se vendre pour survivre, ou était peut être une étrangère¹⁸⁰. Les textes nous disent que les

centres majeurs de prostitution étaient les villes de Naucratis dans le Delta, Elephantine dans le sud, Alexandrie et Thèbes¹⁸¹. Les festivals se déroulant dans les différentes villes étaient des occasions rêvés pour les prostitués de se trouver de la clientèle, et des documents nous montrent qu'elles n'étaient alors pas toujours sous la tutelle de leur *pornoboskos*¹⁸². On retrouve un document de cette période qui consiste en une plainte judiciaire de la part d'une mère dont la fille aurait été kidnappée par un homme. Ce qui ressort de ce texte n'est pas vraiment la colère de la mère face à ce manque de moralité, mais plutôt sa frustration de perdre une fille qui l'aidait dans sa maison de la bière et qui offrait possiblement un revenu supplémentaire à la famille, par son aide, et probablement par ses faveurs sexuelles à des clients¹⁸³.

La prostitution masculine devait très probablement avoir existé puisque les mœurs grecs toléraient et encourageait même parfois les rapports entre hommes. Toutefois, nous possédons très peu de preuves tangibles de cette pratique¹⁸⁴. Les *kinaidos*, signifiant un homosexuel dans le rôle passif, était le nom que portaient ses prostitués pour hommes, décrits comme fort efféminés, maniérés et parfumés¹⁸⁵. Ce terme peut également signifier danseur ou amuseur ce qui nous permet de penser que les danseurs pouvaient également offrir leurs services sexuels¹⁸⁶. Certains auteurs anciens, comme Hippocrate dans son traité médical, affirmaient que les *kinaidos* étaient le résultat des jonctions des étoiles et des planètes créant ainsi des hommes efféminés, ou des *tribades*, des femmes plus masculines attirées par les autres femmes¹⁸⁷.

Les auteurs anciens classaient les prostituées, les sages-femmes et les nourrices comme des femmes possédant un savoir du corps, une *techne*, ce qui les rendait à la fois attirantes et menaçantes pour les hommes, car cela leur donnait un certain pouvoir sur eux que leurs épouses ne possédaient pas¹⁸⁸. La connaissance des techniques de contraception (amulettes magiques, herbes, pharmacopées) et du corps féminin permettaient à ces femmes d'avoir un pouvoir et une connaissance menaçante également pour les hommes¹⁸⁹.

À cette période toutefois, on retrouve des traces de prostitution sacrée dans les temples sous la forme de hiérodules de Zeus et ceci est corroboré par Hérodote (I.182) et Strabon (XVII.i.6)¹⁹⁰.

2.9 Homosexualité

A. Période dynastique

Il est important de comprendre que l'homosexualité, dans les sociétés antiques, n'était pas un marqueur d'identité comme cela peut l'être dans notre société contemporaine. On ne se définissait pas comme « guai » ou « lesbienne »¹⁹¹. L'homosexualité se traduisait par un rapport sexuel teinté de rapports liés au pouvoir. On parlait de partenaire dominant versus partenaire dominé. Le partenaire dominé avait le même rôle qu'une femme et se voyait presque humilié¹⁹². On ne retrouve pas de terme pour « homosexualité » ou « homosexuel », mais on parle de cet acte en discutant soit de sexe pénétratif ou réceptif¹⁹³.

En Égypte dynastique on retrouve très peu de traces d'homosexualité masculine¹⁹⁴. Il semble qu'elle ait été interdite à Memphis ainsi que dans deux autres nomes¹⁹⁵. On sait que la mythologie mentionne un épisode homosexuel entre Horus et Seth, et se définit par une lutte pour le pouvoir¹⁹⁶. Les textes font mention d'un souverain, Pépi II, qui aurait eu une relation homosexuelle avec Sisene, un de ces généraux (Papyrus du Louvre E 25351)¹⁹⁷. La relation entre le pharaon Aménophis IV (Akhenaton) et son bref successeur Smenkare semble assez équivoque, comme nous le démontre des gestes affectueux entre les deux hommes sur certaines représentations iconographiques¹⁹⁸. Il est parfois difficile de déterminer si, ce qui semble être une représentations d'un couple homosexuel, n'es pas en fait l'expression d'une grande amitié ou d'une fraternité (Fig. 76). Toutefois, la chose était tabou et elle était niée dans les actes jugés dans l'au-delà¹⁹⁹. Les textes de morale ou de sagesse, tels celui du sage Ptahotep, condamnaient cette pratique²⁰⁰. En Égypte la perte du sperme dans une relation qui ne mène pas à la procréation était mal vue d'où le problème en autre de l'homosexualité²⁰¹. Aucune trace réelle de lesbianisme ne se retrouve à cette période²⁰². On peut parfois observer sur des fresques de tombes, des scènes de banquets où des femmes parées et portant le lotus au front, semblent s'offrir des fruits de mandragore, un aphrodisiaque²⁰³ (Figs 77-78). Toutefois, il peut s'agir uniquement de suggestions à un érotisme général de la scène.

B. Période ptolémaïque

Durant cette période toutefois, la pratique de l'homosexualité, du moins masculine, se fait plus évidente. Cependant, comme c'est le cas en Égypte dynastique, le concept d'homosexualité n'est pas

défini dans nos termes modernes. Il s'agit encore d'une relation de pénétrateur ou de pénétré plutôt que d'identité sexuelle hétérosexuelle ou homosexuelle²⁰⁴. La Grèce classique encourageait les rapports sexuels d'un homme âgé avec un jeune éphèbe. Cette pratique était commune dans les mœurs, et les hommes qui pratiquaient l'homosexualité étaient souvent des hommes mariés. Certains textes magiques²⁰⁵ et graffitis de cette époque, évoquent le désir homosexuel pour un autre homme (Figs 79-80). La pratique de l'homosexualité en Égypte ptolémaïque semble avoir été moins flagrante qu'en Grèce, du à l'influence locale²⁰⁶. L'homosexualité en Égypte ptolémaïque semble s'être surtout pratiquées dans les centres urbains composés en général de l'élite du pays²⁰⁷.

2.10 Textes médico-magiques

A. Période dynastique

Aujourd'hui il nous reste environ neuf papyri médicaux magiques qui touchent à toute sorte de pathologies, c'est à dire les papyri : Ebers, Ramasseum, Kahun, Hearst, Edwin Smith, Chester Beatty, Berlin, Londres, Carlsberg. La plupart offrent des diagnostics, des remèdes, de la pharmacopée et des formules magiques pour contrer les pathologies du corps, et un grand nombre d'entre eux nous renseignent sur l'anatomie génitale, la contraception, la gynécologie etc. Les ostraca nous fournissent également certains indices de la médecine égyptienne²⁰⁸. On sait par exemple quels étaient les moyens de connaître le sexe de l'enfant avant la naissance²⁰⁹.

Afin de comprendre la conception que se faisaient les égyptiens des organes reproducteurs, ces papyri nous offrent des explications. Pour l'homme, le liquide séminal sortait par deux vaisseaux dans les testicules, mais le sperme lui-même provenait, disait-on, de la colonne vertébrale. L'homme créait les os du fœtus alors que la femme en créait les parties molles (organes, peau, fluides etc.). L'utérus d'une femme, afin d'être fertile, se devait d'être constamment humidifié (ce qui se faisait par le biais de la relation sexuelle et par l'éjaculation de l'homme). Si la femme avait des relations qui n'impliquaient pas une procréation potentielle, si elle ne faisait pas assez l'amour, ou si elle faisait trop d'exercice, son utérus se mettait à bouger afin de monter rejoindre les parties plus humides du corps, ce qui la rendait moins, ou tout à fait infertile²¹⁰.

Les papyrus médicaux comprenaient autant de solutions médicales que magiques aux maux. En effet, les incantations et d'autres pratiques magiques pouvaient également être utilisées pour parvenir à

guérir. C'est pour cette raison qu'il est difficile de décrire ces papyri médicaux comme uniquement des traités « scientifiques » puisque les deux pratiques étaient parfois utilisées conjointement²¹¹.

B. Période ptolémaïque

Des papyrus magiques écrits en démotique provenant de cette période (les papyri de Londres et de Leiden) nous fournissent de nombreuses informations d'ordre médicales et magiques²¹². La médecine égyptienne qui était déjà reconnue pour sa qualité fût rapidement adoptée par l'élite intellectuelle et scientifique grecque d'Alexandrie, qui adopta sa pharmacopée, ses pratiques médicales et ses théories en les élaborant davantage. Des exemples de cette amalgamation sont les théories et les pratiques des médecins Galien et Hippocrate²¹³. Il semble que les pathologies liées à la sexualité retrouvées dans les deux périodes, dynastiques et ptolémaïques aient été assez similaires, comme le démontre l'étude des textes (papyri médicaux égyptiens et le *Corpus Hippocratum*) et des momies. Pour cette raison la section suivante regroupe les types de pathologies liées à la sexualité pour les deux périodes.

2.11 Pathologies liées à la sexualité

Dans cette section, nous examinerons l'ensemble des pathologies physiologiques liées aux organes génitaux, au système urinaire, au système reproductif et mammaire. De nombreuses analyses sur des momies égyptiennes de la période prédynastique jusqu'à la période ptolémaïque, ont permis de pousser, de façon importante, l'étude de la paléopathologie. De plus, de nombreuses sources écrites tels les neuf papyri médicaux, ainsi que les écrits des auteurs grecs plus tardifs, nous permettent de compléter l'information qui ne peut être obtenue seule par l'analyse ostéologique ou la dissection des restes organiques de momies²¹⁴. Malheureusement la brièveté de cette recherche ne nous permet pas de démontrer de façon détaillée l'ensemble des preuves objectives découvertes pour chacune des pathologies énoncées. Les notes en fin de texte réfèrent à des auteurs qui en discutent plus longuement.

Du point de vue des pathologies du système génital, les chercheurs semblent confirmer la présence de certaines maladies vénériennes, comme par exemple la syphilis, généralement retrouvée dans des climats chauds et secs, comme en Égypte²¹⁵, et pouvait laisser des lésions ou perforations buccales, faciales ou palatines²¹⁶. Toutefois, Morton avance que le très peu de maladies vénériennes transmises en Égypte, serait le résultat d'une cohésion sociale et familiale forte, d'une bonne hygiène de vie (dépilation, fréquents nettoyages, circoncision masculine), et d'une concentration de population

raisonnable dans les milieux urbains²¹⁷. Certains auteurs²¹⁸ débattent de la présence de la gonococcie, ou gonorrhée, une maladie vénérienne qui est urétrite (localisée dans l'urètre) chez l'homme et urétrocervicite (localisé au col de l'utérus) chez la femme²¹⁹. On retrouve certaines traces des oreillons²²⁰ qui se caractérisent par une enflure des testicules²²¹. On retrouve également des signes de *chlamydia trachomatis peritonitis*²²², une maladie vénérienne affectant les cavités abdominales²²³. Il semble que les parasites, tels les nématodes vulvaires²²⁴, les poux dans la région pubienne aient été communs²²⁵. Le prurit génital et anal²²⁶, qui consiste en une démangeaison extrême, qui peut laisser, en cas de grattement extrêmes, des lésions secondaires²²⁷, et l'orchite²²⁸, une inflammation aiguë et chronique des testicules, aient aussi été communes²²⁹, ainsi que *foetio intertrigo*²³⁰, une inflammation de la peau au niveau des plis, d'origine microbienne favorisée par l'obésité et la transpiration²³¹. On retrouve également des traces d'hypertrophie pénienne, d'enflure du scrotum et de priapisme²³², une érection violente et prolongée, permanente et souvent douloureuse née sans appétit sexuel et n'emmenant pas à une éjaculation²³³. La circoncision pour les hommes²³⁴ aurait pu mener à des gangrènes génitales²³⁵. On retrouve également des verrues génitales²³⁶, non virales²³⁷, et de l'herpes génital²³⁸ qui consiste en une maladie cutanée, infectieuse et inflammatoire provoquant des éruptions vésiculaires siégeant dans la région génitale²³⁹.

Du point de vue du système urinaire, il semble que les cystites²⁴⁰, une inflammation chronique ou aiguë de la vessie²⁴¹ et la pyélonéphrite²⁴², qui combine une infection urinaire à une néphrite interstitielle microbienne et d'une inflammation du bassinet²⁴³, aient été communes. Le parasite *Bilharzia*, aurait été en cause pour des hématuries, causant du sang dans l'urine et des tumeurs de la vessie²⁴⁴. On retrouve des traces de calculs²⁴⁵, des abcès rénaux²⁴⁶, ainsi que des retentions et des débordements urinaires²⁴⁷.

Pour les pathologies du système reproductif, on retrouve des abcès et des ulcères pelviens ou génitaux²⁴⁸, des tumeurs ovariennes²⁴⁹, des salpingites presque toujours bilatérales²⁵⁰ qui consistent en des infections ovarienne²⁵¹, des cancers gynécologiques²⁵², de l'aménorrhée²⁵³, c'est-à-dire l'absence de règles en dehors de la grossesse²⁵⁴, de la ménorragie²⁵⁵ qui consiste en des règles anormalement abondantes ou prolongées²⁵⁶, des leucorrhées²⁵⁷, un écoulement par la vulve de sérosités blanchâtres parfois teintées de sang²⁵⁸, entraînent parfois des abcès périnéaux²⁵⁹, (section située entre la vulve et l'anus)²⁶⁰. On retrouve également des symptômes de dyspareunie²⁶¹ consistant en des douleurs apparaissant chez la femme au cours des relations sexuelles²⁶², de l'atrophie génitale²⁶³, des fistules vésico-vaginales²⁶⁴, consistant en un trajet rapide d'un liquide ou progression rapide d'une affection pathologique²⁶⁵. On retrouve également des métrites²⁶⁶, c'est-à-dire des lésions inflammatoires

d'origine infectieuse des divers éléments anatomiques de l'utérus²⁶⁷. La croyance de l'époque, selon laquelle l'utérus pouvait se déplacer, avait pour nom hystérie²⁶⁸.

Les pathologies liées à la grossesse regroupent des anomalies placentaires entraînant parfois la mort *in utero* du fœtus²⁶⁹ tout comme les inversions utérines²⁷⁰. On retrouve des cas de fœtus œdémateux²⁷¹, de septicémies puerpérales²⁷², c'est-à-dire des infections lors de l'accouchement²⁷³, des insuffisances pelviennes ne permettant pas de mettre l'enfant à terme²⁷⁴. On retrouve de nombreux cas d'enfants morts nés²⁷⁵ et des mûles²⁷⁶ entraînant la mort précoce et la disparition de l'embryon²⁷⁷. On retrouve des grossesses nerveuses²⁷⁸, de l'hypéremesis durant la grossesse²⁷⁹ consistant en des vomissements abondants et prolongés durant la grossesse²⁸⁰, des saignements génitaux durant la grossesse²⁸¹, de l'hypertension gravidique²⁸² qui consiste en de l'hypertension artérielle durant le troisième trimestre de la grossesse qui entraîne somnolence, maux de tête et convulsions²⁸³. L'érosion pelvienne permet de déterminer la fertilité de la mère et le nombre d'accouchements qu'elle a eu²⁸⁴. Les avortements pouvaient résulter en des entérites²⁸⁵, c'est-à-dire des inflammations de la muqueuse intestinale²⁸⁶, due à une ou plusieurs phlébotomies²⁸⁷ (incision d'une ou plusieurs veines)²⁸⁸. L'impotence masculine et l'infertilité des deux sexes étaient communes comme dans toute société²⁸⁹.

Finalement les pathologies mammaires se retrouvent surtout sous la forme d'abcès²⁹⁰, du à des commensales (organismes se nourrissant des surplus d'un autre organisme)²⁹¹ et l'on retrouve également des carcinomes ou tumeurs malignes du sein²⁹². Finalement on retrouve des signes de changements de la pigmentation mammaire et de la peau au moment de la grossesse²⁹³. Chez l'homme on remarque certains cas de gynécomastie²⁹⁴, c'est-à-dire une hypertrophie bénigne des tissus mammaires²⁹⁵.

2.12 Festivités et sexualité

A. Période dynastique

On sait que le festival qui célébrait la déesse Hathor, dont la statue était amenée au temple d'Horus afin qu'ils s'unissent dans un *hieros gamos*, était célébré par tous²⁹⁶. Dans un autre festival, la fête annuelle de la vallée, la statue d'Amon visitait celle d'Hathor et ceci est représenté dans les scènes de banquets qui y sont liées à la XVIIIème dynastie²⁹⁷. Sous l'influence des chants, de la danse et de l'aphrodisiaque *shedeh*, les célébrations, qui duraient environ treize jours, assumaient un caractère

orgiastique et permettaient de tempérer la facette plus violente en plus de stimuler l'aspect lié à la fertilité de la déesse²⁹⁸. Le dieu du Nil Hapi, pour qui on célébrait deux festivals annuels, recevait l'hommage du pharaon et de toute la cour, et des statuettes de lui et de sa contrepartie féminine « la princesse » étaient jetées dans le fleuve, et leur union sub-aquatique assurait la fertilité et la crue du Nil²⁹⁹.

Hérodote (II, 48) et Plutarque rapportent qu'aux festivités de Dionysos (Osiris), un immense membre manipulé comme une marionnette par le biais de cordelettes, était porté par les femmes dans le village qui dansaient et chantaient³⁰⁰. Encore une fois, Hérodote (II, 60) rapporte que lors du festival de la déesse Bastet à Busbatis, les femmes debout sur les barges insultaient les femmes sur la berge en levant leurs robes et en montrant leurs parties génitales (comme l'avait fait Hathor devant Atum-Re et les femmes devant le taureau Apis)³⁰¹.

B. Période ptolémaïque

La ville de Canope semble avoir été un lieu de festival permanent pour la divinité Sérapis, où l'ivresse, et la prostitution semblent avoir prédominé³⁰². Les festivals permettaient aux femmes, particulièrement, d'exprimer une sexualité plus débridée ou moins formellement morale, ce qui leur offrait une chance de canaliser leurs frustrations face à la rigidité de leur société³⁰³. Le festival d'Adonis (Adonia) permettait aux gens de faire de la musique et de copuler sur les toits³⁰⁴. Comme nous l'avons mentionné plus haut, les prostituées qui hantaient les lieux de festivals permettaient probablement de participer aux réjouissances des dieux et des hommes.

2.13 Marqueurs et symboles de sexualité

A. Période dynastique

Dans cette section nous discuterons des différents symboles (animaux, plantes, astres) et coutumes (musique, tatouage, les soins du corps et les atours) qui étaient reliés de près ou de loin à la sexualité, à la fertilité et à la renaissance.

Le chat était intimement associé à la fertilité, par exemple, des couteaux et des accessoires de sages-femmes représentaient des chats. Ceux-ci étaient liés à Hathor tant pour la protection des naissances et

des renaissances humaines et solaires. En effet, on sait que le chat protégeait la barque solaire des agressions constantes du serpent Apopis, permettant ainsi la renaissance quotidienne de l'astre essentiel à la vie (Fig. 81). Il était également représenté sur des miroirs et autres objets quotidiens évoquant l'érotisme et la fertilité de la femme. Au dos du papyrus érotique de Turin on retrouve représenté une satyre sous la forme d'une bataille entre chats et souris, ce qui peut évoquer un lien avec le verso (comprenant les représentations érotiques)³⁰⁵. Le singe est un animal que l'on retrouve très clairement associé à la sexualité féminine, tout comme le canard et l'oie, que l'on observe souvent sur dans les scènes de chasse et de pêche et sur des ostraca ou graffitis érotiques³⁰⁶. Le serpent offrait également une symbolique lié à la renaissance sous la forme de la déesse mère Neith³⁰⁷, ou alors comme le serpent qui protégeait la barque solaire de Re du serpent destructeur Apopis, permettant ainsi au soleil de renaître chaque matin comme le faisait le chat³⁰⁸. La déesse serpent Renenutet se faisait protectrice du grain et de la fertilité des champs³⁰⁹. Toutefois contrairement à d'autres cultures, le serpent ne semble pas avoir été lié directement à une symbolique de sexualité humaine³¹⁰.

La fleur de lotus que l'on retrouve amplement représentée dans les fresques des tombes thébaines et dans de nombreux autres contextes, suggère un symbolisme très lié à l'érotisme et à la sexualité, du probablement du à sa beauté et à son arôme plaisante³¹¹. Cette fleur contient également un narcotique dans sa fleur et sa racine. Il semblerait que cet effet narcotique induise la stupeur, le sommeil, et calme le système nerveux réduisant ainsi la douleur. Toutefois, il n'amène pas à une euphorie ou à un bien être particulier³¹². Le papyrus Ebers confirme une connaissance déjà présente à l'époque des effets à la fois narcotiques et poisons de cette fleur³¹³. Son effet se fait plus efficace lorsque sa fleur est mélangée à de l'alcool (bière ou vin en Égypte du Nouvel Empire) qu'avec de l'eau³¹⁴. Certains auteurs suggèrent que les épisodes sexuels représentés sur le papyrus de Turin seraient le résultat de l'effet du lotus. Ce qui est assez paradoxale, est que le lotus est également un anaphrodisiaque qui réduit l'excitation sexuelle, toutefois elle aurait permis de relâcher les inhibitions sexuelles³¹⁵. On retrouve une association importante entre la sexualité et la lune. Le texte des pyramides en parle en associant Osiris à cet astre, puisqu'il était également la divinité de la fertilité végétale que les cycles de la lune contrôlaient³¹⁶.

La musique jouait un rôle important dans la suggestion de l'érotisme, car des instruments comme le collier menât, le sistre (souvent liés à la déesse de l'amour et de la sexualité Hathor) jouaient un rôle cultuel et profane. Les instruments de musique étaient joués par des musiciennes souvent légèrement habillées ou totalement nues lors des banquets profanes ou funéraires³¹⁷.

En ce qui concerne les tatous, on retrouve une figurine de bois du Moyen Empire avec des motifs géométriques ressemblant à un collier³¹⁸ (Fig. 82). On retrouve également dans les tombes du Moyen Empire de petites figurines de faïence de danseuses nubiennes. Elles possèdent des marques diagonales à travers la poitrine en forme de losanges, et de rangées de points. Toutefois, il est difficile de déterminer si il s'agit réellement de représentations de tatous ou si il s'agit simplement d'une représentation de leurs bijoux (Figs 83-84). On retrouve toutefois, pour corroborer ces représentations, des momies du Moyen Empire possédant des tatous en forme de lignes diagonales à travers la poitrine en forme de petits points³¹⁹. La momie de la prêtresse d'Hathor Amounet, qui a été étudiée en détail par Keimer, démontre également de nombreux tatouages sur le corps, ce qui nous permet de conclure que cette pratique n'était pas uniquement réservée aux femmes de mauvaise vie et du peuple³²⁰ (Fig. 85). Les tatous permettaient d'augmenter les charmes féminins³²¹ et avaient également une fonction apotropaïque (protection contre les maladies ou les dangers)³²². Cette pratique est également retrouvée à Aksha dans la période couvrant la VIème jusqu'à la XVIIIème dynastie en Nubie, comme le démontre des fouilles françaises dans cette région. Certains auteurs affirment même que cette pratique de tatouage proviendrait de la Nubie³²³. Les danseuses, chanteuses et musiciennes semble avoir été les clients par prédilection des tatoueurs, et leurs tatous se retrouvaient généralement sur les cuisses, la région abdominale et pubienne, et illustraient soit les divinités protectrice comme Bes, Thoueris, ou des formes géométriques (Figs 86-88)³²⁴.

La dépilation, le bain et le maquillage, comme par exemple les traits de Khôl sous les yeux permettaient non seulement de protéger les yeux des infection mais aussi fournissaient un appareil de beauté qui incitait à l'érotisme. Il était porté non seulement par les femmes mais également par les hommes. Il en était de même des perruques, des vêtements et des parfums³²⁵. Ne pas se laver ou se parer de ces attributs était un signe de tristesse ou de deuil et se sera également le cas à la période ptolémaïque³²⁶.

B. Période ptolémaïque

La pomme grenade était symboliquement associée à l'érotisme grec comme l'était le lotus pour les égyptiens³²⁷.

Les tatous apparaissent également sur des momies de cette époque, retrouvés sur le menton ou sur le côté du nez, comme le confirme Maspero à Akhmin³²⁸. Il s'agissait de décorations ou de signes

démontrant le statut de la personne. Les gens tatoués étaient souvent associés à la servitude, aux bandits et aux étrangers³²⁹. Le fait de se faire pénétrer la peau avait un objet intrusif, était associé par les grecs à une forme de soumission, de féminisation ou de punition (comme par exemple sur le front pour les brigands)³³⁰. Contrairement à la période dynastique, on retrouve peu de traces de gens tatoués, peut-être du à son caractère plus négatif et ne démontrait pas de façon directe, comme à la période dynastique, un sens érotique ou sexuel³³¹. Pour ce qui est du perçage, on n'en retrouve que très peu de traces, tout comme en Égypte dynastique, et les cas présents se retrouvent surtout sous la forme du perçage des oreilles des femmes pour des boucles d'oreille³³².

À cette période on retrouve une association visuelle importante entre les instruments de musique et la sexualité. Des figurines montrent que le phallus d'un homme peut faire parti d'un instrument de musique ou qu'il peut en jouer comme un instrument³³³ (Fig. 69).

2.14 Sexualité post-mortem et renaissance

A. Période dynastique

En Égypte dynastique, la préservation du corps ainsi qu'une renaissance post-mortem étaient des croyances d'une importance majeure³³⁴. À cet effet, les corps de la royauté, de l'élite, et de toute personne pouvant se le permettre financièrement, était momifié, et si les organes génitaux manquaient, ou avaient été endommagés, de faux membres étaient ajoutés. La raison pour laquelle on se donnait cette peine venait du fait que les défunts aspiraient, dans l'au-delà, à une vie paisible et agréable dans laquelle les activités quotidiennes continueraient à prendre place³³⁵. La sexualité était une de ces activités, et le défunt se devait d'être équipé de façon à pouvoir encore la pratiquer. Des rituels et des incantations redonnaient au défunt sa force virile, ce qui lui donnait dans l'au-delà l'opportunité d'exprimer et de pratiquer sa sexualité³³⁶. Le Livre des morts nous offre un passage à ce sujet au chapitre XLII : « Que je sois en mesure de faire l'amour là bas ». Le défunt s'identifie également avec Osiris et à son phallus dans le passage suivant : « Le phallus de Osiris X (le nom du défunt) est le phallus du dieu Osiris » ou encore « Osiris X (le défunt) est le seigneur du phallus, l'éternel déflorateur de femmes », comme l'aurait été le dieu Osiris lui-même³³⁷. Sous le Nouvel Empire, l'association à l'Osiris phallique, prêt à renaître et à procréer, se faisait en conservant le phallus du défunt dans des obélisques miniatures ornements des figures d'Isis et d'Osiris, lui permettant ainsi de retrouver son aimée dans l'au delà. L'obélisque aurait ainsi représenté l'idée de la virilité transcendante³³⁸. Certains

pharaons se faisaient ériger des obélisques au pyramidion doré qui reflétait le soleil, illuminant ainsi leur nom qui y était gravé. Le mot pour pyramidion *bnbn*, qui semble par sa graphie et son sens symbolique être associé au gland pénien, assurait, par sa réflexion du soleil sur le nom du défunt, sa renaissance post-mortem³³⁹.

De plus, le défunt se devait de renaître dans l'autre monde avant de pratiquer sa sexualité post-mortem. Ainsi une association est établie entre la sexualité, sa stimulation et la fertilité du défunt. Les banquets funéraires où se produisaient danseuses et musiciennes à demi nues avaient pour but, en plus de satisfaire les membres présents du banquet, de stimuler l'appétit érotique et sexuel du défunt³⁴⁰ (Figs 2-3). La symbolique sexuelle des banquets funéraires se retrouve par des participants bien mis et évoquant un certain érotisme, par des vêtements assez transparents ou quasi absents, la présence de la fleur de lotus, des cônes d'encens sur la perruque évoquant le parfum érotique, des vêtements trempés de senteurs, des perruques lourdes et des bijoux, le fruit de la mandragore et des breuvages alcoolisés³⁴¹.

Par exemple, Pepiankh gouverneur du nome de Cusae durant le règne de Pépi II, a fait représenter sur les murs de sa tombe, certains éléments qui le lient soit à sa sexualité post-mortem soit à sa stimulation pour une renaissance dans l'au-delà. On y retrouve des représentations d'un lit, ainsi que des jarres d'huile pour oindre son corps, deux harpistes, un singe et un nain, symboles liés à la sexualité³⁴². On retrouve à la VI^{ème} dynastie des représentations de lits, ou de femme reposant sur ceux-ci en jouant de la harpe, montrant de façon plus ou moins déguisées, les activités sexuelles qui pourraient y être reliées, et comme ceci apparaît dans les décorations funéraires il s'agit fort probablement de faire référence à cette sexualité post-mortem qui est un pré requis à la renaissance dans l'au-delà³⁴³. Un bol retrouvé à Salamis, au style hautement égyptisant, démontre des représentations de couples enlacés dans l'acte sexuel sur des couches, accompagnés de gens qui transportent des offrandes. L'iconographie de ce bol est interprétée par Karageorghis, comme un banquet funéraire qui assurait ainsi la renaissance du défunt³⁴⁴ (Fig. 89).

De nombreux auteurs sont partagés quant à la signification déguisée de la sexualité post-mortem dans les représentations de chasse et de pêche sur les fresques des tombes. Des auteurs comme Westendorf et Kessler y voient clairement une signification érotique, puisque on retrouve un jeu de mot entre le terme « tirer » un animal et l'acte d'éjaculer. Il s'agirait là selon eux d'un rituel de revitalisation du défunt³⁴⁵. Toutefois des auteurs comme Feucht et Eaton-Kraub rejettent cette interprétation car ils ne retrouvent pas toujours dans ces représentations iconographiques la présence de l'épouse du défunt. En

fait on y retrouve souvent ses enfants, et surtout ses fils, ce qui permet de douter de l'aspect sexuel de la chose³⁴⁶. Toutefois Gamer-Wallerts suggère que les scènes de pêche au *tilapia nilotica*, un poisson lié symboliquement à la renaissance, suggèrerait une symbolique de résurrection pour le pêcheur défunt³⁴⁷ (Fig. 90).

Des statuettes féminines semblent avoir été placées dans les tombes des défunts afin d'encourager cette fertilité et cette renaissance dans l'au-delà (Figs 91-94). Au début de la XIème dynastie, on retrouve des figures en bois appelées « poupées en forme de rames » qui, dépourvues de membres, avaient une chevelure massive et des organes sexuels accentués afin de stimuler le défunt dans sa sexualité et sa renaissance³⁴⁸ (Figs 95-97).

B. Période ptolémaïque

Il semble qu'à cette période, la préservation du corps, afin de renaître à une vitalité post-mortem, était également importante, et la vigueur sexuelle, ainsi que d'autres facultés étaient désirées après la mort³⁴⁹. On a retrouvé à cette période un petit monument de calcaire représentant un être masculin sans tête, enlacé par une amante sensuelle. Cet amant acéphale et sa sensuelle partenaire, semblent représenter un ancien rituel de revitalisation post-mortem dans le but d'une renaissance³⁵⁰ (Fig. 98). Cette période offre des indices de sexualité post-mortem également à travers des figures votives provenant des autels et des offrandes dans les tombes afin d'assurer la vitalité sexuelle du défunt, toutefois pas autant qu'à la période pharaonique³⁵¹.

Après la mort, le statut rigide des femmes grecques semble devenir moins rigide. Celles-ci sont représentées comme des nymphes nubiles et attirantes, et les hommes redeviennent des éphèbes avec des attributions de héros puissants (athlétiques et possédant des poils faciaux), et cela démontre également la nature des valeurs idéales de cette période. La reproduction de la femme est encore une fois amplifiée par l'accent qui est placé, dans les représentations, sur sa poitrine et ses organes sexuels, ses bijoux et ses atours de qualité³⁵². Des objets liés à l'érotisme et à la sexualité sont présents dans les tombes : bouteilles de parfums, bijoux, vêtements de qualité³⁵³. La fleur de lotus déjà présente à la période dynastique est encore une fois utilisée à cette période dans les représentations post-mortem comme un symbole d'érotisme³⁵⁴.

2.15 Textes évoquant la sexualité

A. Période dynastique

Tout d'abord dans cette analyse des textes à caractère érotique ou sexuel, on retrouve de nombreux poèmes d'amour³⁵⁵ qui sont amplement compilés et analysés dans l'œuvre de Michael V. Fox³⁵⁶. On retrouve dans la poésie amoureuse de nombreux jeux de mots et des expressions à double sens qui déguisaient très peu l'aspect érotique et sexuel sous-jacent³⁵⁷. La nudité et le corps de l'aimé(e) était souvent décrit dans les poèmes et la littérature d'amour³⁵⁸. Dans la poésie du Nouvel Empire, les jeunes hommes et femmes semblent s'être côtoyés de façon assez libre, en se visitant mutuellement dans la maison de leurs parents ou dans la nature³⁵⁹. Les femmes semblent avoir démontré autant de passion physique que les hommes dans ses poésies³⁶⁰, et on retrouve même plus souvent les mots des femmes mais qui pouvaient être également écrits par des hommes³⁶¹. Faire l'amour dans les textes poétiques se traduisait par l'expression « Passer une heure plaisante ensemble », ou « Connaître quelqu'un », et en dehors des liens du mariage, on utilisait l'expression « Entrer dans une maison ». Bref, on retrouve plus de vingt mots pour signifier l'acte sexuel³⁶². Le terme *mrwt* dans les chants d'amours égyptiens désignait non seulement l'émotion d'amour mais également la personne aimée et l'acte d'amour (acte sexuel)³⁶³. Dans les textes ou les poésies, les fiancés ou les époux se nommaient souvent « frère » ou « sœur », une expression poétique qui ne débute qu'à la XVIIIème dynastie, et qui a mené plusieurs chercheurs à penser qu'il s'agissait de réels mariages consanguins³⁶⁴. Un des textes de sagesse parle de la tristesse de la vieillesse, lorsque lors des relations sexuelles, « le moment de la femme ne vient pas », faisant référence à l'orgasme féminin³⁶⁵.

On retrouve également de la littérature prenant la forme d'histoires qui parfois ont une connotation morale, comme le conte des deux frères Bata et Anubis qui se firent piéger par l'épouse légère et revancharde de l'un d'eux, ce qui résulta en une histoire de meurtre³⁶⁶. Le conte de Setne et Tabubu, décrit plus haut, en est un autre exemple. Les allégories que l'on disait absentes des textes égyptiens, en comparaison aux textes grecs, avaient pourtant leur place à la période dynastique, comme le démontre l'histoire de Mensonge et Vérité (Papyrus 10682 du British Museum) et les textes satyriques³⁶⁷.

Du point de vue des expressions écrites retrouvées dans des textes ou dans des trombes, on reconnaît des jurons ou des expressions signifiant jurer, qui comportaient un aspect sexuel. Par exemple ne pas jurer se disait « Qua ta bouche ne fornique pas » ou « Tu t'es abstenu de paroles adultères », comme le

montre le Papyrus Lansing (14,8)³⁶⁸. Dans la tombe de Ti on retrouve un homme insultant un autre en le traitant de fornicateur³⁶⁹. Une femme qui joue un mauvais tour était appelée *kat tahut* (*kat* voulant dire vulve et *tahut*, prostituée)³⁷⁰. Autant l'expression *kat* est dépréciative pour une femme, l'expression *keniw* (union) était utilisée dans un contexte plus flatteur et poétique³⁷¹.

B. Période ptolémaïque

Nous retrouvons à cette époque certains des écrits d'amour quasi érotiques de la poétesse Sapho qui écrivit sur son île de Lesbos³⁷². Bilitis une femme grecque qui quitta la Pamphylie pour s'établir en Égypte, écrivit des aventures sexuelles ainsi que des poèmes érotiques que l'on retrouve dans sa tombe³⁷³.

3. Problématiques et hypothèse proposée

3.1 Problématiques

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction au travail, l'objectif de cette recherche consiste à explorer deux problématiques complémentaires. Dans un premier temps nous souhaitons déterminer si l'on retrouve des changements dans la pratique et les mœurs liées à la sexualité entre les périodes dynastique et ptolémaïque et démontrer quels étaient ces changements. Dans un deuxième temps, nous souhaitons déterminer si la forme que prenait la société ptolémaïque, dans laquelle on retrouve une dichotomie entre les mœurs des grecs et égyptiens de souche, se reflète dans les pratiques et mœurs sexuels de cette période.

3.2 Hypothèse

L'hypothèse proposée permet de répondre à ces deux problématiques qui sont intimement liées et reflètent la complexité de l'amalgame entre les mœurs et les pratiques des deux sociétés. L'analyse des données qui nous sont fournies dans la première section de ce travail nous permet avant tout de confirmer que des changements importants prirent place dans les mœurs et les pratiques sexuelles des deux périodes. Cependant, ces changements s'établirent de manière complexe entre les différentes strates de la société ptolémaïque. L'hypothèse énoncée ici suggère que les différentes classes sociales réagirent différemment au contact des deux cultures.

Tout d'abord, du point de vue de la royauté, il semble clair que la royauté ptolémaïque s'est rapidement adaptée aux coutumes et aux mœurs sexuelles de l'ancienne royauté égyptienne conquise afin de légitimer son pouvoir. Du point de vue de l'élite grecque, généralement retrouvée dans les grands centres urbains, on remarque toutefois une propension à conserver les mœurs typiquement grecs, imposant ainsi sa domination culturelle. Toutefois, cette élite adoptera un grand nombre de coutumes locales liées à l'aspect religieux et intellectuel (amalgame des divinités et adoption de certains cultes, adoption de la médecine égyptienne etc.). L'élite égyptienne de souche, comprenant surtout les prêtres des grands cultes, sera tentée d'adopter et d'imiter un grand nombre de mœurs et coutumes grecques afin d'être acceptée au sein de cette élite dominante. Du point de vue du peuple, on retrouve chez les grecs une tendance relativement rapide à adopter les mœurs et pratiques égyptiennes locales puisque certains mariages se produiront entre les membres des deux cultures dans cette strate de la société, créant ainsi un amalgame culturel. Le peuple égyptien, restera sensiblement inchangé et observera ces coutumes ancestrales, non sans adopter certaines pratiques grecques.

Dans la section suivante nous verrons, par le biais de l'analyse du tableau synthétique des changements entre les deux cultures, comment ces transformations s'opèrent par amalgamation et par le biais de quelles strates de la société.

4. Vérification des hypothèses

Le tableau synthétique ci bas, qui résume de façon brève les plus importants changements et similarités dans le mœurs sexuelles des deux cultures, nous permet de démontrer la validité de l'hypothèse énoncée ci haut.

Tableau synthétique des changements dans les mœurs sexuelles entre les deux périodes

Aspects liés à la sexualité	Période dynastique	Période ptolémaïque et amalgame
Contexte historique et social	1. État centralisé 2. L'élite compose la bureaucratie et le clergé. 3. Le peuple égyptien cultive la terre	1. Cités états et démocratie des grecs qui deviendra monarchie grecque ptolémaïque en Égypte. 2. L'élite égyptienne adopte et imite les mœurs grecques, l'élite grecque reste assez fidèle à ses coutumes mais adopte la médecine et les cultes égyptiens. 3. Le peuple grec cultive la terre et adopte de

		nombreuses coutumes et cultes égyptiens. Le peuple égyptien reste relativement fidèle à ses coutumes mais adopte certaines mœurs grecques.
Perceptions et pratiques de la sexualité antique	<ol style="list-style-type: none"> 1. Liberté relative de la femme égyptienne qui agit en société 2. La fertilité de la femme lui donne sa valeur 3. La femme peut occuper un métier 4. Liberté relative de concubinage avant le mariage pour la femme 5. Nudité commune pour les deux sexes et les enfants. 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Peu de liberté de la femme grecque sous la tutelle du <i>Kurieia</i> et occupe son gynécée, et adoption de la pratique du <i>Kurieia</i> par certaines égyptiennes de souche (élite). 2. La fertilité de la femme lui donne sa valeur. 3. La femme n'occupe pas de métier en Grèce, mais en Égypte la femme peut, mais rarement, occuper un métier. 4. Virginité assurée de la femme avant le mariage. 5. Aucune nudité apparente.
Moralité face à la sexualité	<ol style="list-style-type: none"> 1. Adultère féminin puni de façon relativement peu sévère. 2. En cas d'adultère de la femme, l'honneur du conjoint est en jeu. 3. Pratique relativement commune de l'adultère, mais légèrement punie de l'homme 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Adultère féminin puni très sévèrement. 2. En cas d'adultère de la femme, l'honneur de toute sa famille est en jeu. 3. Pratique assez commune de l'adultère masculin non punie.
Sexualité divine	<ol style="list-style-type: none"> 1. Aspect symbolique de la sexualité divine. 2. Mariage et procréation entre divinités consanguines est commune. 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Aspect plus léger et anecdotique de la sexualité du panthéon grec, et amalgamation des cultes grecs et égyptiens. 2. Les mariages consanguins entre divinités sont présents mais moins communs.
Sexualité royale	<ol style="list-style-type: none"> 1. Consanguinité des mariages pharaoniques. 2. Divinité du couple royal. 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Non consanguinité des mariages des gouvernants grecs, mais adoption du mariage royal consanguin par la monarchie grecque pour légitimer son pouvoir en Égypte. 2. La royauté grecque n'est pas divine, mais avec cette période, s'octroie un aspect divin.
Étapes de la vie liées à la sexualité	<ol style="list-style-type: none"> 1. Généralement les mariages sont entre jeunes filles et jeunes hommes. 2. Contrats de mariages pour assurer les biens de l'épouse. 3. Amulettes de fertilité. 4. Circoncision chez l'homme. 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Mariages de jeunes filles avec hommes plus âgés. 2. Contrats de mariage pour assurer la virginité de l'épouse. 3. Amulettes de fertilité. 4. Non circoncision chez l'homme, mais déclaration d'appartenance au clan paternel.
Positions lors des relations sexuelles	<ol style="list-style-type: none"> 1. Positions de base : missionnaire et par en arrière (à part pour certaines positions adoptées par les prostitués et par certaines divinités). 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Positions déterminées par le type de corps des femmes.
Prostitution	<ol style="list-style-type: none"> 1. Prostitution féminine présente 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Prostitution féminine et masculine retrouvée dans les

profane et sacrée	mais peu démontrée.	textes, et dépendance au <i>pornoboskos</i> .
Homosexualité	1. Officiellement tabou, l'homosexualité masculine n'est pas commune.	1. Officiellement acceptée, l'homosexualité masculine est commune.
Textes médico-magiques	1. Les papyri médico-magiques et ostraca.	1. Adoption du savoir médical et magique égyptien par l'élite intellectuelle grecque.
Pathologies liées à la sexualité	Idem	Idem
Festivités et sexualité	Aspect orgiastique et érotique des fêtes.	Aspect orgiastique et érotique des fêtes.
Marqueurs et symboles de sexualité	1. Tatous, symbole d'érotisme. 2. Musique et danse liés à la sexualité.	1. Tatous, symboles négatifs liés la vie dépravée. 2. Musique et danse liés à la sexualité.
Sexualité post-mortem et renaissance	1. Préservation du corps par la momification et renaissance post-mortem. 2. Sexualité post mortem.	1. En Grèce la momification n'est pas de coutume, mais à cette période elle est adoptée par de nombreux grecs, ainsi que la renaissance post-mortem. 2. Sexualité post mortem.
Textes évoquant la sexualité	1. Poésie amoureuse.	1. Poésie amoureuse Grecque et féminine ptolémaïque.

Afin de ne pas créer un effet de redondance nous ne discuterons pas spécifiquement de chacun des points illustrés dans ce tableau, que le lecteur peut analyser par lui-même. Cependant nous examinerons comment et pourquoi eurent lieu ces changements indéniables entre les deux périodes.

Comme le formulait l'hypothèse, les pratiques des dirigeants grecs furent modifiées par les coutumes égyptiennes afin de permettre aux nouveau grecs dirigeants du pays, qui à l'origine vivaient sous un régime démocratique au sein de cités états, de s'adapter et de légitimer leur pouvoir au sein de la population égyptienne. Cette transformation ou cette adoption des mœurs égyptiens par les grecs peut être observée dans la pratique de la monarchie, des mariages consanguins et de l'appropriation du pouvoir divin par cette même royauté.

L'élite grecque retrouvée dans les grandes cités de l'Égypte, restera relativement hermétique au contact avec les égyptiens de souche, que se soit dans la pratique de mariages mixtes et des coutumes sociales. Toutefois, cette élite intellectuelle profitera de l'avancée égyptienne dans les domaines de la médecine et de la magie, et de l'influence des cultes égyptiens dont ils créeront une amalgamation pour convenir à leurs schèmes de pensée. Ils ne resteront donc pas complètement hermétiques au contact avec la population locale et ses coutumes. L'élite égyptienne de son côté tentera de se mêler, et d'imiter cette culture grecque que cela soit par l'adoption de la langue grecque ou de ses coutumes, comme par

exemple le désir de certaines femmes de l'élite d'avoir recours à un tuteur masculin afin de ressembler à leurs pendants féminins grecs.

Du point de vue du peuple, les immigrants grecs qui se mêleront de façon beaucoup plus homogène à la population locale (par le biais de mariages mixtes) adopteront aisément de nombreuses coutumes et mœurs égyptiens. Le peuple égyptien qui sera moins touché que son élite par les mœurs grecs, demeura relativement fidèle à ses coutumes, tout en adoptant évidemment certains aspects de la culture grecque.

5. Conclusion

Notre analyse des mœurs sexuelles des deux périodes nous démontre non seulement des changements évidents des deux cultures par le biais d'une influence mutuelle et une amalgamation des mœurs. Toutefois, cette influence mutuelle se fera plus ou moins importante dépendant des strates sociales des deux cultures. Cette dynamique complexe se retrouve non seulement dans les aspects liés à la sexualité mais également à dans d'autres aspects sociaux de ces deux cultures.

Bibliographie

BELL, I., The pagan amalgam, dans: Cults and creeds in Graeco-Roman Egypt, Liverpool University Press, Liverpool, 1957, p. 1-24.

BERLANDINI, J., L'acéphale et le rituel de revirilisation, OMRO 73, 1993, P. 29-41.

BLEEKER, C. J., Hathor and Thoth. Two key figures of the ancient Egyptian religion, E.J. Brill, Leiden, 1973, (Studies in the History of Religions 26, supplements to *numen*)

BLEEKER, C. J., The position of the queen in ancient Egypt, in: The sacral kingship, Leiden, 1959, (Studies in the History of Religions 41), p.261-268.

BROTHWELL, D., SANDISON, A.T., Diseases in Antiquity. A survey of the diseases, injuries and surgery of early populations, Charles C. Thomas Publisher, Springfield, Illinois, 1967.

CERNY, J., Consanguineous marriages in pharaonic Egypt, JEA 40, 1954, p. 23-29.

DE CENIVAL, F., Les associations dans les temples égyptiens d'après les données fournies par les papyrus démotiques, dans : Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967, Presses Universitaires de France, Paris, 1969, p. 5-19.

- DELVAUX, L., WARMEMBOL, E., Quelques mots de conclusion, dans : Les divins chats d'Égypte : Un air subtil, un dangereux parfum, Édés Luc Delvaux et Eugène Warmembol, Éditions Peeters, Leuven, 1991, 159-163.
- DE RACHELWILTZ, B., Black Eros : Sexual customs of Africa from Prehistory to the present day, George Allen & Union Ltd, Londres, 1964.
- DERCHAIN, P., Le démiurge et la balance, dans : Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967, Presses Universitaires de France, Paris, 1969, p. 31-34.
- DESROCHES-NOBLECOURT, C., Amours et fureurs de la lointaine. Clés pour la compréhension de symboles égyptiens, Éditions Stock/ Pernoud, Évreux, 1997 [1995].
- DESROCHES-NOBLECOURT, C., La femme au temps des pharaons, Stock/Laurence Pernoud, Paris, 1986.
- DuQUESNE, T., Raising the serpent power. Some parallels between Egyptian religion and Indian Tantra, dans: Hermes Aegyptiacus. Studies Stricker, 1995, p. 53-68.
- EYRE, C. J., Crime and adultery in ancient Egypt, JEA 70, 1984, p.92-105.
- FEUCHT, E., Fishing and fowling with the spear and the throw-stick reconsidered, dans : The Intellectual Heritage of Egypt. Studies Kakosy, 1992, p. 157-169.
- FORGEAU, A., Histoire de la famille, dans : Mondes lointains, mondes anciens, Édés André Burguière *et al*, Armand Colin, Paris, p. 135-161.
- FOX, M.V., The song of songs and the ancient Egyptian love songs, The University of Wisconsin Press, 1985.
- FOX, M. V., "Love" in the love songs, JEA 67, 1981, p. 181-182.
- GITTON, M., Les divines épouses de la 18^{ème} dynastie, Paris, 1984 (Annales littéraires de l'Université de Besançon 306).
- GOELET, O., Nudity in ancient Egypt, Source Notes in the History of Art 12/2, 1993, p. 20-31.
- GRAVES, R., Les mythes grecs, vol 1, Hachette Littératures, Paris 1976 [1958].
- GRIFFITH, J. G., The tradition of allegory in Egypt, dans: Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967, Presses Universitaires de France, Paris, 1969, p. 45-57.
- HARER, W.B. Jr., Pharmacological and biological properties of the Egyptian lotus, JARCE 22, 1986 [1985], p.49-54.
- HEYOB, S.K., The cult of Isis among women in the Graeco-Roman world, E.J. Brill. Leiden, 1975, (Études Preliminaries aux Religions Orientales dans l'Empire Romain).

- IVERSEN, E., Two suggestions concerning obelisks, DE 33, 1995, p. 41-44.
- JACQ, C., La route fertile. La symbolique des nuages selon l'Égypte ancienne, dans : Les nuages et leur symbolique, Éd. Christian Jacq, Albin Michel, Paris, 1995, (Spiritualités Vivantes), p. 35-47.
- KARAGEORGHIS, V., Erotica from salamis, Rivista di Studi Fenici 21, 1993, p.7-13.
- KEIMER, L., Remarques sur le tatouage dans l'Égypte ancienne, Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie Orientale, Le Caire, 1948.
- KEMP, B.J., Ancient Egypt : Anatomy of a civilization, Routledge, London-New-York, 1989.
- LECA, A.-P., La médecine égyptienne au temps des pharaons, Les éditions Roger Dacosta, Paris, 1971.
- LESKO, B., The remarkable women of ancient Egypt, B.C. Publications, 1996.
- LESKO, B.S., Women's monumental mark on ancient Egypt, Biblical Archaeologist 51 no.1, 1991, p.4-15.
- LORTON, D., The expression *iri hrw nfr*, JARCE 12, 1975, p. 23-31.
- MALAISE, M., "Bes", in: The Oxford encyclopedia of ancient Egypt, Éd. Donald B. Redford, Oxford University Press, New York, 2001, p.179-181.
- MANNICHE, L., "Erotica", dans: The Oxford encyclopedia of ancient Egypt, Éd. Donald B. Redford, Oxford University Press, New York, 2001, p.479-482.
- MANNICHE, L., "Sexuality", in: The Oxford encyclopedia of ancient Egypt, Éd. Donald B. Redford, Oxford University Press, New York, 2001, p. 274-277.
- MANNICHE, L., Reflections on the banquet scenes, dans: La peinture égyptienne ancienne: Un monde de signes à préserver. Actes du colloque international de Bruxelles avril 1994, éd. Roland Tefnin, Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, Bruxelles, (Monumenta Aegyptiaca VII, série Imago no. 1), 1997, p. 29-35.
- MANNICHE, L., Sexual life in ancient Egypt, KPI, London-New York, 1987.
- MANNICHE, L., Some aspects of ancient Egyptian sexual life, AcOr, Copenhagen 38, 1977, p. 11-23.
- MIDDLETON, R., Brother-sister and father-daughter marriage in ancient Egypt, American Sociological Review 27 no.5, 1962, p. 603-611.
- MONTERRAT, D., Sex and society in Graeco-Roman Egypt, Kegan Paul International, London-New York, 1996.
- MORTON, R. S., Sexual attitudes, preferences and infections in ancient Egypt, Genitourinary Medicine 71, 1995, p. 180-186.

- MUNDKUR, B., The cult of the serpent. An interdisciplinary survey of its manifestations and origins, State University of New York Press, Albany, 1983.
- O'CONNOR, D., Sexuality, statuary and the afterlife; scenes in the tomb-chapel of Pepy ankh (Heny the Black). An Interpretive essay, dans: Studies in honor of William Kelly Simpson, Vol. 2, Éd. Peter Der Manuelian, Museum of Fine Arts, Boston, 1996, p. 621-633.
- OGDON, J., Some notes on the iconography of the god Min, BES 7, 1985/86, p. 29-41.
- PARKINSON, R. B., "Homesexual" desire and Middle Kingdom literature, JEA 81, 1995, p. 57-76.
- PINCH, G., Private life in ancient Egypt, in: Civilization of the ancient Near-East, Éd. Jack M. Sasson *et al*, Charles Scribner's Sons: Macmillan Library Reference, New York, 1995, p.363-381.
- PEDLEY, J. G., Art et archéologie de la Grèce, Könemann Verlagsgesellschaft mbH, Cologne, 1999 [1993].
- PINCH, G., Private life in ancient Egypt, in: Civilization of the ancient Near-East, Éd. Jack M. Sasson *et al*, Charles Scribner's Sons: Macmillan Library Reference USA, New York, 1995, p.363-381.
- PRÉAUX, C., Points de vue sur la religion égyptienne chez les Grecs et les Romains, dans : Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967, Presses Universitaires de France, Paris, 1967, p. 117-118.
- ROBERTS, A., Hathor rising. The serpent power of ancient Egypt, Totnes, Northgate Publishers, 1995.
- ROBINS, G., The representation of sexual characteristics in Amarna art, JSSEA 23, 1996 [1993], p. 29-41.
- SCHUMANN-ANTELME, R., ROSSINI, S., Sacred sexuality in ancient Egypt. The erotic secrets of the forbidden papyrus, Inner Traditions, Rochester, Vermont, 2001.
- SCHUSTER, C., V-shaped chest-markings re-considered: a Paleolithic figurine as explanation of their wide modern distribution, Anthropos, 63/64, 1968/69, p. 428-440.
- STROUHAL, E., Life of the ancient Egyptians, Opus Publishing Limited, London, 1992 [1989].
- Te VELDE, H., Some remarks on the structure of Egyptian divine triads, JEA 57, 1971, p. 80-86.
- TRIGGER, B. *et al*, Ancient Egypt: A social history, Cambridge University Press, Cambridge, 1983.
- TROY, L., Patterns of queenship in ancient Egyptian myth and history, Boreas, Uppsala, 1986, (Uppsala Studies in Ancient Mediterranean and Near Eastern Civilizations, 14).
- TYLDESLEY, J., Les femmes dans l'ancienne Égypte. Les filles d'Isis, Éditions du Rocher, Monaco, 1998 [1994 en anglais].
- VANDERSLEYEN, C., Amarnismes : Le « disque » d'Aton, le « roi » asexué, CdE LIX, no. 117, 1984, p. 5-13.

VERNUS, P., Affaires et scandales sous les Ramsès : La crise des valeurs dans l'Égypte du Nouvel Empire, Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1993.

VERNUS, P., Production-pouvoir et parenté dans l'Égypte pharaonique, dans: Production, pouvoir et parenté dans le monde méditerranéen de Sumer à nos jours. Actes du colloque organisé par l'E.R.A. 357 CNRS/EHESS-Paris, décembre 1976, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1981 (Association pour l'étude des civilisations et littérature de l'Afrique septentrionale), p. 103-116.

VISCHAK, D., "Hathor", in: The Oxford encyclopedia of ancient Egypt, Éd. Donald B. Redford, Oxford University Press, New York, 2001, p.82-85.

WARD, W.A., Non-royal women and their occupations in the Middle Kingdom, dans : Women's earliest records from ancient Egypt and Western Asia, Éd. Barbara S. Lesko, Scholars Press, Atlanta Georgia, 1989, (Brown Judaic Studies 166), p. 33-43.

WARD, W. A., A unique Beset figurine, Orientalia 41, 1972, p.149-159.

WATTERSON, B., Women in ancient Egypt, Alan Sutton/Stroud/ St-Martin's Press, New York, 1991.

WILLEMS, H. O., A description of Egyptian kinship terminology of the Middle Kingdom c.2000-1650 B.C., Bijkragen tot de taalland-en volkenkunde 139, 1983, p. 152-168.

YAMAUCHI, E. M., Cultic prostitution. A case study in cultural diffusion, Orient and Occident, p.213-222.

YOYOTTE, J., Bakthis: Religion égyptienne et culture grecque a Edfou, dans: Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967, Presses Universitaires de France, Paris, 1969 (Université de Strasbourg. Centre de Recherches d'Histoire des Religions) p. 128-141.

Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp

Université de Montréal

HST6600

Bibliographie commentée

BELL, I., The pagan amalgam, dans: Cults and creeds in Graeco-Roman Egypt, Liverpool University Press, Liverpool, 1957, p. 1-24.

Dans cet ouvrage qui traite des cultes pratiqués en Égypte ptolémaïque, romaine et chrétienne, I. Bell, consacre un chapitre à la religion greco-égyptienne. Ce chapitre est intéressant car il fait état de la relation entretenue entre les grecs et leur religion d'origine (celle des dieux de l'Olympe et des mystères). Il semblerait, avance l'auteur, que ces immigrants grecs auraient adopté de nombreux éléments de la religion ou des cultes locaux, car leur réalité égyptienne ne concordait peu avec celle retrouvée en Grèce. Dans les régions natales, la religion se pratiquait d'avantage de façon communautaire, où chaque divinité patronnait une ville ou une cité. De plus, le climat social et religieux de cette période démontrait déjà, chez les grecs, une démystification du panthéon olympien et ces aventures peu morales. Il semblerait, que de toute façon, le panthéon grec en tant que tel, avait déjà adopté des divinités orientales qu'elle avait assimilé, tel Dionysos et d'autres. Encore une fois, cette discussion est intéressante dans le cadre de notre recherche, car elle permet de situer et de corroborer le point de vue de différents auteurs sur leur perception du syncrétisme dans la société greco-égyptienne.

BERLANDINI, J., L'acéphale et le rituel de virilisation, OMRO 73, 1993, P. 29-41.

Dans cet article, Berlandini décrit précisément et discute d'une figurine du IV^e siècle avant J.-C. où est représenté une femme nue enlaçant sensuellement ce qui semble être un homme acéphale ressemblant à une momie emmaillotée. En effectuant de nombreuses comparaisons avec la littérature funéraire et d'autres artefacts avec des représentations fort semblables, l'auteur suggère qu'il s'agit ici d'une stimulation sexuelle post-mortem du défunt dans le but qu'il renaisse dans l'autre monde. Encore une fois, cet article apporte beaucoup à notre discussion sur la sexualité post-mortem du défunt. L'argumentation très poussée repose autant sur l'analyse des textes que de l'archéologie. L'article de façon générale est très bien documenté et l'argumentation de l'auteur est convaincante et objective.

BLEEKER, C.J., Hathor and Thoth. Two key figures of the ancient Egyptian religion, E.J. Brill, Leiden, 1973 (Studies in the History of Religions 26, supplements to Numen).

Cet ouvrage également peu récent mais assez complet de C. J. Bleeker, permet d'approfondir plus en détail la nature, le rôle, les rites, la symbolique et les caractéristiques associées aux divinités Hathor et Thot. La première section de l'ouvrage discute de la nature de la religion et de la perception ancienne des divinités ainsi que l'interprétation moderne qui en est faite. L'auteur explore les polémiques entretenues par les auteurs modernes quant à la nature de l'interprétation du rôle des divinités Égyptiennes avant de discuter de façon plus précise et détaillée de chacune d'elle. La section portant sur la déesse Hathor nous permet de comprendre non seulement son rôle mythologique, rituel et social en Égypte qui était intimement lié à la notion de sexualité, de fertilité, d'amour et de plaisir.

BLEEKER, C. J., The position of the queen in ancient Egypt, in: The sacral kingship, Leiden, 1959 (Studies in the History of Religions 41), p.261-268.

Dans cet article C. J. Bleeker examine la position sociale et symbolique des reines, et par la même occasion, des femmes dans la société égyptienne. Cet article assez bref analyse différents aspects liés aux femmes telles : la relative égalité sociale retrouvée entre les sexes en Égypte dynastique contrairement aux autres civilisations avoisinantes et aux périodes plus tardives. Il examine également le rôle des « épouses du dieu » un rôle généralement joué par les reines et qui offrait à celles-ci un statut fort important en plus de les lier de façon symbolique au dieu Amon et à son acte créateur par une sexualité symbolique. L'auteur tient compte des débats emmenés par certains auteurs contemporains quant à la validité de ces informations, mais fait peu état ou cite très rarement les sources anciennes pour soutenir son argumentation.

BROTHWELL, D., SANDISON, A.T., Diseases in Antiquity. A survey of the diseases, injuries and surgery of early populations, Charles C. Thomas Publisher, Springfield, Illinois, 1967.

Dans cet ouvrage peu récent mais fort instructif, les éditeurs Don Brothwell et A. T. Sandison ont compilé des articles de différents auteurs discutant des différentes pathologies physiques et mentales qui ont caractérisé certaines civilisations antiques dont l'Égypte ancienne (dynastique et ptolémaïque). On y retrouve entre autre une analyse des papyrus médicaux, des comportements sexuels « déviants », des maladies du système reproductif, des maladies vénériennes etc. Cet ouvrage qui se base sur des analyses ostéologiques et sur l'analyse de momies égyptiennes permet d'obtenir des informations précises quant à l'aspect plus tangible qui lié à la sexualité égyptienne.

DE CENIVAL, F., Les associations dans les temples égyptiens d'après les données fournies par les papyrus démotiques, dans : Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967, Presses Universitaires de France, Paris, 1967, p. 5-19.

Dans cet article, F. De Cenival étudie la structure et les règles gouvernant les associations dans les temples égyptiens aux périodes hellénistique et romaine. Dans une première partie, il discute des engagements que devaient prendre les membres de ces associations. Dans un deuxième temps, il y étudie les interdictions. L'ensemble de son analyse porte sur l'étude des textes en démotique provenant de ces temples. Ce qui y est intéressant pour notre sujet d'étude, se trouve dans le fait qu'il y était mentionné, les différents interdits et lois à ne pas enfreindre, comme par exemple l'interdiction de séduire la femme d'un collègue. Un autre élément intéressant, comme le dit De Cenival, c'est que ces textes ne sont pas des exhortations à la vertu mais plutôt des « défenses », faisant allusion à des faits précis, et donc probablement fréquents dans la vie quotidienne. On fait référence également à l'obligation de tous les membres, y compris les femmes, à se plier au règlement, alors qu'aucun membre féminin ne semble y être mentionné. Peut-être font-ils mention au bas clergé ou à des membres inférieurs des temples, comme les musiciennes ou danseuses etc. Ce qui frappe l'auteur, c'est que les écrits liés à ces associations, n'offrent pas un caractère très ésotérique, mais tiennent davantage de l'ordre du pratique. Ceci ne signifie pas toutefois, que l'ensemble des textes liés à ses associations avait un caractère plus profane que sacré. Ce type de textes nous offre une ouverture sur les mœurs et les préoccupations quotidiennes des membres de ces associations, ainsi que les lois qui les dirigeaient. Entre autre celle concernant les mœurs sexuelles.

CERNY, J., Consanguineous marriages in pharaonic Egypt, JEA 40, 1954, p. 23-29.

Dans cet article, Jaroslav Cerny explore la possibilité des mariages consanguins en Égypte ancienne. Son étude bien argumentée se base sur l'analyse statistique de groupes de documents qui nous donnent des indices quant au lien familial éventuel des époux. Il s'agit de stèles funéraires datant de la première période intermédiaire jusqu'à la 18ème dynastie (358 stèles qui rendent compte de 490 mariages) et de papyrus provenant du village de Deir El-Medineh datant du Nouvel Empire (avec 70 foyer et 11 couples mariés). Les données obtenues par cette analyse permettent de parvenir à deux conclusions importantes. Le fait de référer aux épouses comme étant « sœurs », serait une coutume qui n'aurait apparut qu'à la 18ème dynastie. De plus, ces recherches confirment que les mariages consanguins n'étaient pas impossibles, mais qu'ils étaient assez rares. Il s'agissait plus probablement de mariages entre demi-frères et demi-soeurs. Ce point de vue sera confirmé également dans l'étude de Middleton.

DELVAUX, L., WARMEMBOL, E., Quelques mots de conclusion, dans : Les divins chats d'Égypte : Un air subtil, un dangereux parfum, Édés Luc Delvaux et Eugène Warmembol, Éditions Peeters, Leuven, 1991, 159-163.

Dans cet autre ouvrage original, les auteurs Luc Delvaux et Eugène Warmembol, font le point sur le rôle symbolique et réel des chats dans la société égyptienne. Il semble que ceux-ci aient eu un lien connexe au pouvoir destructeur de la déesse féline Sekhmet et créateur de la déesse Hathor, protectrice de la fertilité, de la naissance et renaissance à la fois humaine et solaire. De nombreux objets de la vie quotidienne liés à la beauté, la séduction et la fertilité étaient décorés de chats. Les auteurs suggèrent que le fait que le papyrus érotique de Turin, illustrant d'un côté des scènes érotiques et de l'autre un combat de souris et de chats, n'est pas tout à fait le fruit de la coïncidence. La déesse Nebet Hetepet « maîtresse du pubis » et « main de dieu » était évoquée sous la forme d'un sistre flanqué de deux chats. Le chat joue aussi un rôle symbolique important dans la renaissance des défunts sur la barque solaire en tuant le dieu serpent Apophis. On attribuait au chat, qui protégeait les greniers de la vermine, un rôle positif dans le processus de protection de la fertilité agraire et humaine.

DE RACHELWILTZ, B., *Black Eros : Sexual customs of Africa from Prehistory to the present day*, George Allen & Union Ltd, Londres, 1964.

Le chapitre deux de cet ouvrage de Boris De Rachelwiltz sur la sexualité africaine de la préhistoire jusqu'à nos jours, porte spécifiquement sur la sexualité en Égypte ancienne. Ici, l'auteur effectue une très bonne étude de la sexualité de la période pharaonique du point de vue de la mythologie, des textes profanes et funéraires, de l'archéologie etc. Toutefois, aussi intéressante que soit sa description, nous sommes tenté de considérer un grand nombre de ses arguments avec prudence. L'ouvrage n'étant d'ailleurs pas très récent, véhicule des ethnocentrismes flagrants et peu objectifs. Par exemple, l'auteur perçoit la culture égyptienne antique comme étant la source de diffusion de plusieurs coutumes de l'Afrique noire, ce qui est difficilement vérifiable. Parfois, ces propos se font peu nuancés et son argumentation n'est pas toujours soutenue par les sources anciennes. Je pense donc que ce travail peut nous être utile surtout dans la comparaison des arguments avec d'autres auteurs et ouvrages plus récents, et permet d'obtenir de bonnes références littéraires et archéologiques sur la sexualité égyptienne.

DERCHAIN, P., Introduction, dans : *Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967*, Presses Universitaires de France, Paris, 1967, p. 1-4.

Dans cette introduction à un recueil d'articles portant sur la religion en Égypte aux périodes hellénistique et romaine, Philippe Derchain discute de l'amalgamation des idées et du contenu spirituel égyptien local avec celui des grecs représentant l'élite du pays à la période ptolémaïque. C'est ainsi également que la religion égyptienne, plus ou moins modifiée, se perpétuera à travers le monde méditerranéen lors de ces périodes tardives. Les influences mutuelles entre les deux cultures (égyptienne et grecque), les ont modifiées toutes deux. Les initiateurs de ces changements étaient soit des intellectuels Alexandrins d'origine grecque ou des prêtres et fonctionnaires provinciaux bilingues et parfois métissés, d'origine tout de même égyptienne, ayant imité, à leur manière, des éléments de la pensée ou de la culture grecque. L'auteur affirme que certains échanges culturels étaient fréquents entre grecs et égyptiens, non seulement à Alexandrie, mais également en province, ce qui finit par créer une culture grecque possédant un fond autochtone. À prime à bord, cette discussion semble être peu liée à notre sujet de recherche. Toutefois, il est important, dans le cadre de notre problématique, de tenter de comprendre jusqu'à quel point les cultures grecques et égyptiennes étaient parallèles ou amalgamées, et cela jusqu'à quel point.

DERCHAIN, P., Le démiurge et la balance, dans : *Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967*, Presses Universitaires de France, Paris, 1967, p. 31-34.

Toujours dans le même recueil qui explore la religion en Égypte aux périodes hellénistique et romaine, Philippe Derchain examine des représentations de divinité apotropaïques aux membres à la fois anthropomorphes et zoomorphes, ressemblant étrangement au dieu Bes. Ces figures généralement ithyphalliques, portent parfois une balance au bout de leur membre en érection. L'auteur discute de la signification de ce symbolisme qui n'est pas évident à interpréter à prime à bord. Ces figures sont souvent représentées sur des amulettes protectrices portées à la période greco-égyptienne. En fait, il semblerait que les l'écriture de l'expression « homme tenant en main son phallus » est un homophone au mot employé pour « balance », ce qui expliquerait cette représentation. De plus, une autre possibilité explorée par l'auteur, tient dans le fait qu'une déesse portant le nom de Iousaas, aurait été la main d'Atoum dieu créant par la masturbation, et que son nom se prononçait de manière similaire au mot « balance ». Cette association à Atoum, et à sa force créatrice, aurait donné à ses représentations et à ses amulettes, un pouvoir d'autant plus grand. Il était d'ailleurs bien connu des sorciers greco-égyptiens. Une dernière association est faite entre le fouet tenu parfois par cette figure ithyphallique et celui que tient Min (également divinité ithyphallique).

DESROCHES-NOBLECOURT, C., Amours et fureurs de la lointaine. Clés pour la compréhension de symboles égyptiens, Éditions Stock/ Pernoud, Évreux, 1997 [1995].

Dans cet ouvrage Christiane Desroches-Noblecourt effectue une analyse poussée sur la symbolique et l'interprétation des symboles égyptiens. Dans son analyse, la déesse Hathor semble occuper un rôle prépondérant dans la mythologie, la religion et la pensée égyptienne. Son exploration des sources anciennes : écrites, archéologiques et représentations iconographique permet d'aller plus en profondeur dans la pensée symbolique de l'époque. Pour ce qui a trait au sujet qui nous concerne son analyse des figurines tatouées dites « concubines des défunts » dont nous avons abordé le sujet un peu plus haut avec Schuster, lui permet d'affirmer que ces statuettes étaient davantage une représentation de la divinité Hathor qui pouvait ainsi offrir fertilité, vie et renaissance au défunt en temps que symbole d'une renaissance réussie dans l'au-delà. Celles-ci jouent un rôle important dans notre analyse de la sexualité « post-mortem », un des sujets abordés dans notre travail.

DESROCHES-NOBLECOURT, C., La femme au temps des pharaons, Stock/Laurence Pernoud, Paris, 1986.

Dans cet ouvrage général portant sur la femme en Égypte ancienne, Christiane Desroches-Noblecourt fait référence à la féminité divine, la femme royale, et la femme du peuple en explorant de façon très poussée et informative les différents aspects liés à la femme et à son rôle social. Une fois de plus cet ouvrage nous fournit une grande quantité d'information qui sont corroborées par d'autres auteurs.

DuQUESNE, T., Raising the serpent power. Some parallels between Egyptian religion and Indian Tantra, dans: Hermes Aegyptiacus. Studies Stricker, 1995, p. 53-68.

Dans son article, Térance DuQuesne effectue une étude comparative entre la symbolique du serpent en Égypte ancienne et dans le Tantra Hindoue. Il fait un rapprochement entre le point rouge au centre du front dans la religion Hindouiste et la position de l'uræus de la couronne royale au centre du front royal. Il fait des liens entre le principe du Kundalini, centre de l'éveil et de la sexualité Hindoue, et le serpent égyptien. Il ne prétend pas y voir le résultat d'une diffusion entre les deux cultures, mais plutôt l'actualisation d'un principe archétypal de la psychanalyse jungienne. Il relie les couleurs rouge et blanche du Kundalini Hindou à ces mêmes couleurs retrouvées dans les deux couronnes rouge et blanche de la haute et basse égypte. Il perçoit dans la mue du serpent un principe symbolique de la renaissance. Il discute de l'analogie symbolique entre la déesse serpent, et les pouvoirs sexuels et

métaphysiques divins. Je trouve les arguments de l'auteur peu convainquant, et l'analogie à la symbolique Hindoue peu pertinente en rapport avec la symbolique égyptienne. Comme nous l'avons déjà discuté plus haut avec l'ouvrage de Mundkur, le serpent ne semble pas avoir joué un rôle extrêmement primordial dans la symbolique égyptienne contrairement au cas de l'Inde, et je trouve l'analyse de ce dernier plus efficace et plus convaincante puisque il base son argumentation sur les textes et les représentations iconographiques plutôt que sur des inférences psychanalytiques difficilement vérifiable objectivement. Toutefois, la proposition de DuQuesne est originale et mérite d'être mentionnée dans cette discussion.

EYRE, C. J., Crime and adultery in ancient Egypt, JEA 70, 1984, p.92-105.

Dans cet article, C. J. Eyre analyse les comportements sexuels liés à l'aspect juridique. Il y explore les différentes formes de sexualité qui pouvaient être punies par la loi, même si l'Égypte ne semble pas avoir bénéficié d'un code de loi rigide comme de fût le cas en Mésopotamie. Par exemple, la vengeance d'un époux face à l'adultère de son épouse semble l'avoir autorisé informellement à tuer l'amant ou sa femme. Les lois semblent avoir été effectives pour ce qui a trait aux divorces et à la compensation financière accordée à la femme, à part en cas d'adultère de sa part. Il se base sur l'analyse de papyrus, de la littérature et des plaintes judiciaires pour argumenter ses propos. Cet article intéressant permet de déterminer avec quel force étaient appliquées les sanctions contre des crimes sexuels tels le viol et l'adultère. Il nous documente sur les mœurs et les tabous sexuels de l'époque.

FEUCHT, E., Fishing and fowling with the spear and the throw-stick reconsidered, dans: The Intellectual Heritage of Egypt. Studies Kakosy, 1992, p. 157-169.

Dans cet article très bien documenté et argumenté, Erika Feucht tente de soutenir l'idée selon laquelle les représentations de chasse et de pêche dans les tombes thébaines n'ont aucune corrélation symbolique avec la sexualité post-mortem du défunt menant à sa renaissance éternelle. En fait l'auteur a l'honnêteté de discuter les points de vues d'autres auteurs qui suggèrent un aspect sexuel à ces scènes. Ceux-ci se basent entre autre sur l'approche psychanalytique de Freud pour affirmer que les symboles du bâton jeté pour obtenir des proies et l'association de la femme représentée à proximité du défunt suggère un contexte sexuel déguisé. Les arguments en défaveur de cette perception des choses de la part de l'auteur ne parviennent pas à me convaincre et je crois que le point de vue de Manniche énoncé plus haut dans l'analyse des scènes de banquets, nous pousse à percevoir dans ces représentations un niveau d'interprétation plus complexe même si déguisé de la renaissance post-mortem lié à la sexualité. Il s'agit là toutefois d'une question de point de vue. Encore une fois, cet article est intéressant pour notre travail puisqu'il traite et offre un point de vue différent sur l'aspect de la sexualité post-mortem.

FORGEAU, A., Histoire de la famille, dans : Mondes lointains, mondes anciens, Édés André Burguière *et al*, Armand Colin, Paris, p. 135-161.

Dans ce chapitre de livre portant sur la famille dans divers sociétés, Annie Forgeau discute de façon détaillée des différents aspects liés à la famille en Égypte dynastique, ptolémaïque et romaine. Elle y aborde par exemple des aspects tels : les conditions du mariage, les règles d'alliance, le divorce, les alliances multiples, la vie amoureuse, les hiérarchies familiales, la parenté, la place des enfants etc. Ce survol intéressant complète le point de vue de différents auteurs déjà mentionnés auparavant.

FOX, M.V., The song of songs and the ancient egyptian love songs, The University of Wisconsin Press, 1985.

Ce recueil assez complet de la littérature poétique et amoureuse de l'Égypte ancienne nous procure des extraits traduits et complets de certaines références à la sexualité, l'érotisme et l'amour en Égypte dynastique. Les textes et extraits sont commentés par l'auteur qui discute du contexte, de l'interprétation des termes employés et du sens accordé à cette littérature qui nous concerne tout particulièrement dans le contexte de ce travail. L'avantage de cet ouvrage est qu'il consiste réellement en une référence pour les citations de textes et donc de sources anciennes.

FOX, M. V., "Love" in the love songs, JEA 67, 1981, p. 181-182.

Dans ce très bref article Michael V. Fox discute de la signification du terme *mrwt* signifiant « amour ». Selon son analyse des sources anciennes avec l'orthographe, le contexte et les déterminants, il semblerait que ce terme ne définisse pas uniquement l'amour en temps que concept mais également la personne aimée (comme en français « mon amour ») et même l'acte sexuel en lui-même (comme en français « faire l'amour »). Cette courte analyse est intéressante car elle nous permet de percevoir dans l'analyse de certains poèmes amoureux, plus qu'un simple hommage au concept d'amour mais aussi à la personne visée et à l'acte sexuel.

GITTON, M., Les divines épouses de la 18^{ème} dynastie, Paris, 1984 (Annales littéraires de l'Université de Besançon 306).

Dans cet ouvrage, Michel Gitton tente surtout de déterminer la généalogie mais aussi les fonctions associées aux « divines épouses du dieu » au Nouvel Empire, à la 18^{ème} dynastie. On s'attend à une description, ou du moins, à une discussion méthodique des fonctions et des aspects liés à ces femmes. Toutefois, l'auteur demeure assez vague quant à la nature de ces fonctions. Il est surtout question de généalogie. Qui fût la première épouse? Qui lui succéda suivit? et dans quelles circonstances? Cette étude nous laisse un peu sur notre faim quant à savoir quelles étaient les activités cultuelles des ses divines épouses. On sait que le titre d'épouse divine était un doublet du titre de « main du dieu » (associé à masturbation créatrice du dieu Atoum, et fait allusion à une hiérogamie ou l'épouse est censée réveiller l'appétit sexuel et donc créateur du dieu). Ces épouses qui possédaient, grâce à ce titre, un domaine, des terres, des richesses et des domestiques, avaient une valeur économique et religieuse, ce qui les liait très souvent à la royauté. Toutefois, elles n'étaient pas tenues à l'hérité dynastique, puisque certaines d'entre-elles étaient adoptées symboliquement par leurs prédécesseurs. Deux autres titres qui peuvent être liées à celui de divine épouse sont ceux de « divine adoratrice » et de « supérieure des recluses ». Il semble que l'épouse du dieu ait été une fonction surtout symbolique occupée par les membres féminins de la famille royale. Toutefois, il semblerait que les « supérieures des recluses » et les « divines adoratrices » aient occupé des fonctions cultuelles normalement liés aux « divines épouses ». Il semblerait, selon l'auteur, que la plupart de ces femmes aient été mariées et eurent une famille propre, et étaient souvent les épouses des premiers prophètes de la divinité. Ces rôles étaient souvent occupés par des membres de l'élite, des dames de Thèbes ou parfois des membres de la famille royale. L'auteur affirme qu'il est fort possible que les « épouses divines », « mains du dieu » ou « divines adoratrices » aient été des vierges consacrées à la divinité, alors que leur pendant cultuel, les « supérieures des recluses » étaient souvent mariées à des prêtres supérieurs comme énoncé plus haut. L'auteur discute de façon assez succincte des possessions matérielles de ses divines épouses, de leur rôle cultuel, souvent plus symbolique qu'autre chose, de leur tenue etc., mais l'auteur n'aborde pas vraiment leur fonction symbolique en tant que divines épouses. Quelle était réellement cette fonction liée à la stimulation et à la fertilité créatrice du dieu?

GOELET, O., Nudity in ancient Egypt, Source Notes in the History of Art 12/2, 1993, p. 20-31.

Dans cet article, Ogden Goelet explore le concept de nudité et sa perception dans l'Égypte antique. En effet, la nudité pouvait exprimer plusieurs éléments liés au statut social, à des fonctions culturelles ou à l'âge d'une personne. Par exemple, plusieurs représentations iconographiques montrent les ennemis conquis par l'Égypte comme étant nus et humiliés. Des représentations de scènes de famine montrent des corps nus et squelettiques. Du point de vue du statut social, on retrouve des représentations de gens nus qui étaient généralement des membres de la strate inférieure de la société égyptienne (cultivateurs, bouviers, pêcheurs, potiers etc.). Les femmes sont parfois représentées avec uniquement la poitrine dénudée. L'élite est rarement, si ce n'est jamais, représentée de la sorte. Il est plus commun de retrouver des femmes nues que des hommes, surtout dans le contexte du divertissement (danseuses, musiciennes, chanteuses etc.). La nudité semble avoir été commune pour les jeunes enfants des deux sexes. De même cette innocence et ce concept lié à la renaissance emmènent certains défunts à être représentés nus. Parfois le roi est représenté nu comme un jeune dieu. C'est le cas par exemple du colosse asexué d'Akhenaton dont nous avons parlé ailleurs. Certaines divinités sont représentées nues comme c'est le cas de Bes, le nain danseur, Nut, la déesse du ciel qui s'unit à son frère Geb divinité de la terre. La femme qui avait un rôle tout de même important dans la société égyptienne, était souvent représentée nue afin de mettre en valeur son rôle social important, lié à la séduction, la féminité, la fertilité et la reproduction. Ainsi leurs tuniques moulantes et quasi transparentes laissent rien à l'imagination. La poésie amoureuse fait souvent référence au corps sensuel de la femme. Les danseuses dans les banquets étaient souvent représentées nues, avec pour seuls atours que quelques bijoux. Il semblerait qu'en Égypte la nudité ait été considérée comme naturelle, et c'est plutôt un état de semi nudité qui aurait emmené le plus d'aspect érotique à travers la notion du mystère semi voilé. Cet article intéressant nous permet de saisir le concept de nudité en Égypte ancienne et sa perception qui semble avoir varié de la notre, fortement teintée de judéo-christianisme, où la nudité est souvent associée à la honte et au tabou.

GRAVES, R., Les mythes grecs, vol 1, Hachette Littératures, Paris 1976 [1958].

Dans ces deux volumes portant sur les mythes et la religion grecque, Robert Graves nous apporte un point de vue et une analyse poussée et originale des rôles et des aventures liés aux membres du panthéon grec. Cet ouvrage nous permet, dans le cadre de notre travail, de connaître les différentes divinités grecques qui s'amalgamèrent plus ou moins harmonieusement avec les divinités égyptiennes lors de la période greco-égyptienne. Cela nous permet également de faire des parallèles entre la mythologie et les rôles symboliques similaires entre les divinités grecs et égyptiennes.

GRIFFITH, J. G., The tradition of allegory in Egypt, dans: Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967, Presses Universitaires de France, Paris, 1967, p. 45-57.

Dans cet article, J. Gwyn Griffith examine le concept de l'allégorie en comparant cette approche entre celles des textes littéraires égyptiens et grecs. En fait, l'auteur discute du fait que l'on a longtemps pensé que la littérature grecque était imprégnée soit d'une intention allégorique consciente ou d'une interprétation subséquente d'allégories dans les textes. D'un autre côté, la littérature égyptienne a été interprétée comme non allégorique. Ici l'auteur examine des textes égyptiens : littérature mythologique, poétique, satyrique, etc., et parviens à démontrer un aspect fort allégorique dans nombreuses de ces œuvres. Il s'agit parfois d'une allégorie consciente ou inconsciente qui peut-être analysées subséquemment. Dans le cadre de notre sujet de recherche il expose l'aspect allégorique retrouvé dans certains poèmes d'amour et dans les représentations se trouvant au dos du papyrus érotique de Turin qui se voudrait une satire. Nous pouvons donc soutenir le point de vue que l'allégorisme n'était pas une approche uniquement grecque et qu'elle avait déjà débuté dans la culture égyptienne.

HARER, W.B. Jr., Pharmacological and biological properties of the Egyptian lotus, JARCE 22, 1986 [1985], p.49-54.

Dans sa recherche, le docteur W. Benson Harer Jr. Examine les études antérieures qui ont été faites sur le lotus par les égyptologues. En plus de tracer un historique de ces analyses, il tente de définir la composition, les effets, et le rôle joué par le lotus dans la société égyptienne. Comme nous le savons, le lotus est amplement représenté iconographiquement, entre autre sur les fresques des tombes thébaines, et il est souvent placé dans un contexte qui nous permet de l'associer à la notion d'érotisme et même de sexualité. L'auteur confirme les propriétés narcotiques du lotus qui étaient déjà reconnues dans les traités médicaux anciens comme dans le papyrus Ebers. Toutefois, il semble que les anciens étaient également au courant de l'aspect poison du lotus, qui peut créer une intoxication même fatale. Il semble que des représentations illustrent le lotus comme étant associé à la consommation du vin auquel il aurait été parfois mélangé, probablement afin d'offrir un apaisement narcotique et des rêves intenses. Ce qui est toutefois paradoxal, est qu'il semble qu'il été également reconnu à l'époque, et la science moderne le confirme, un anaphrodisiaque afin de réduire l'excitation sexuelle. Il est possible que cette forme d'intoxication permettait du moins, à celui ou celle qui en consommait, de relâcher certaines de ces inhibitions. Une autre interprétation proposée par l'auteur est son arôme délicieuse, mais non toxique, était la seule raison de son rôle dans des scènes érotisantes ou même sexuelles ou lors des banquets, où la stimulation de tous les sens semble avoir primée. Ce texte important nous permet de définir non seulement le rôle du lotus dans les contextes de représentations de banquets et de scènes érotiques.

HEYOB, S.K., The cult of Isis among women in the Graeco-Roman world, E.J. Brill. Leiden, 1975 (Études Préliminaires aux Religions Orientales dans l'Empire Romain).

Dans son ouvrage, Sharon Kelly Heyob, discute des différents aspects liés au culte d'Isis aux périodes grecques et romaines. En plus de nous informer sur les différents aspects symboliques revêtus par cette déesse lors de ces périodes plus tardives et la nature de son culte et de ses officiants, l'auteur discute des initiés même de ce culte. Il semblerait qu'il est été reconnu que les initiés du culte isiaque, hommes comme femmes, étaient tenus d'éviter toute forme de contact sexuel. Des auteurs plus tardifs et chrétien semblent même avoir donné pour exemple la chasteté typique des membres du culte d'Isis. Heyob effectue quelques rapprochements avec les cultes de l'Égypte pharaonique ou les prêtres et prêtresses n'étaient pas nécessairement tenus d'être chastes ou célibataires, mais se devaient d'être purifiés de l'acte sexuel avant d'entrer dans les temples, lieu de domicile des divinités. Cette étude assez complète sur le culte isiaque pratiqué par les femmes à cette période nous offre non seulement des indices sur la sexualité divine d'Isis et son rôle au sein de la triade osirienne, mais également des indices sur les pratiques dynastiques et tardives du culte de cette divinité en rapport à la sexualité entre autre chose.

IVERSEN, E., Two suggestions concerning obelisks, DE 33, 1995, p. 41-44.

Dans ce bref mais intéressant article, Erik Iversen tente de comprendre l'association qui est faite entre les obélisques et la sexualité. Avant tout cette recherche est motivée par l'utilisation d'un signe représentant un pénis pour écrire le mot *bnbn* qui est lié à l'obélisque puisque qu'il en est le pyramidion généralement doré. Tout d'abord, l'auteur y voit une association entre le pyramidion qui suggère l'apparence du gland du pénis représenté par l'obélisque lui-même. Puis, les textes suggèrent que le pyramidion doré permettait de réfléchir la lumière du soleil sur l'obélisque sur lequel était gravé le nom du défunt (généralement un roi) et ainsi lui permettait de revivre éternellement. Cet article fort

intéressant porte avant tout sur une argumentation grammaticale mais aussi sur des textes anciens. Il est utile pour notre travail car il nous permet d'observer d'autres modes de renaissance post-mortem liées à un symbole sexuel qui est ici joué par l'obélisque surmonté du pyramidion.

JACQ, C., La route fertile. La symbolique des nuages selon l'Égypte ancienne, dans : Les nuages et leur symbolique, Éd. Christian Jacq, Albin Michel, Paris, 1995, (Spiritualités Vivantes), p. 35-47.

Dans cet ouvrage original, Christian Jacq analyse la symbolique des nuages et de la pluie dans la mythologie, les représentations et les textes de l'Égypte ancienne. Les sources littéraires portant particulièrement sur ce sujet sont peu nombreuses, mais celles qui existent semblent immanquablement lier les nuages à une polarité créative et destructive. Les orages violents peuvent détruire ce que l'humain construit, toutefois, des références au pouvoir créatif et fertile des nuages nous montrent leur aspect créateur. Par exemple, le dieu Khnoum créateur du monde et des êtres sur son tour de potier, provoque les vents porteurs de nuages afin d'éviter la stérilité. Le démiurge utilise la pluie des nuages pour façonner la vie dans sa multiplicité. Le dieu Gepou « le nuage » emmène au ciel le défunt roi pour lui permettre de vivre dans l'espace de résurrection. Il s'agit là d'une création et d'une fertilité mythologique et symbolique qui a sa place dans notre travail dans la section portant sur le pouvoir de création et de fertilité des aspects divins.

JANSSEN, R.M. ET J. J., Growing up in ancient Egypt, The Rubicon Press, Londres, 1996 [1990].

Dans cet ouvrage complet et fort bien documenté de Rosalind et Jac Janssen, on décrit et discute des différents aspects liés à la conception, la naissance, l'éducation des enfants etc. On s'attarde également à ce qu'ils portaient, comment ils étaient éduqués, quelles étaient les valeurs qu'on leur transmettait, en quoi consistait leur vie quotidienne, quel était leur statut au sein de leur société. Puis, on analyse la période de l'adolescence et ces rites de passages pour terminer avec le mariage. Les auteurs concluent leur analyse par la perception des jeunes par le reste de la société égyptienne. Cet ouvrage très détaillé, bien argumenté et assez objectif dans son approche, nous permet, dans le cadre de notre travail, de compléter l'information que ne nous est pas fournie par des articles traitant d'aspects plus spécifiques. Ce type d'ouvrage général, comme celui de Watterson, nous sont d'une grande utilité du à leur richesse d'information.

KARAGEORGHIS, V., Erotica from salamis, Rivista di Studi Fenici 21, 1993, p.7-13.

Dans cet article, V. Kharageorghis discute des représentations iconographiques illustrant des scènes érotiques sur le médaillon central d'un bol provenant de Salamis. Les représentations, fort égyptisantes, représentent le pharaon vainqueur de son ennemi. Autour de cette figure centrale, on retrouve en outre, des scènes de couples amoureux enlacés sur des lits, ou des musiciens et musiciennes danseuses. Le lotus, symbole de fertilité et d'érotisme, y est représenté également. Cette influence égyptisante sur l'art Phénicien démontre les connexions et les contacts entre les deux cultures. L'auteur discute également d'autres vases ou bols retrouvés en méditerranée qui ressemble stylistiquement à celui-ci. Ce bol semble avoir déjà été étudié par de nombreux chercheurs, et l'auteur de ce présent article, tente d'amener de nouvelles interprétations sur le contenu symbolique des représentations. Il pense qu'il s'agirait davantage d'une scène de banquet que d'une procession. Cet article intéressant surtout pour la description des représentations érotiques, nous démontre une réelle similarité entre ces décorations et les types de scènes érotiques retrouvées sur les ostraca ou sur le papyrus de Turin. Ceci se retrouve dans ce qui a trait aux positions des protagonistes et au symbolisme érotique qui y est relié.

KEIMER, L., Remarques sur le tatouage dans l'Égypte ancienne, Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie Orientale, Le Caire, 1948.

Dans cet ouvrage peu récent mais toutefois intéressant, Louis Keimer effectue une analyse des tatouages égyptiens de la période prédynastique jusqu'à la période ptolémaïque. Cette analyse est instructive car elle repose grandement sur l'analyse des momies et de certains artefacts sur lesquels on retrouve des représentations de personnages, généralement des femmes, tatoués sur: des statuettes dites funéraires, sur des vases, des figurines, sur des planchettes de bois etc. Les tatouages prédominants semblent avoir été des figures géométriques, particulièrement des cercles ou points les uns à côtés des autres, des lignes ou des représentations de divinités protectrices ou apotropaïques comme Bès, Thoueris etc. souvent associée à leur protection magique. L'auteur analyse successivement les momies de la prêtresse d'Hathor Amunet amplement tatouée, de deux danseuses thébaines et sur le matériel archéologique. Il effectue de nombreuses comparaisons avec les tatouages de la période moderne en Égypte et au Soudan (Nubie) pour y trouver des parallèles d'interprétation et y observe ou non des continuités. Cet ouvrage est intéressant pour notre recherche puisque l'étude de la pratique des tatouages et de leur association érotique y sera discutée.

LECA, A.-P., La médecine égyptienne au temps des pharaons, Les éditions Roger Dacosta, Paris, 1971.

Dans cet ouvrage exhaustif sur la médecine égyptienne à l'époque pharaonique, Ange- Pierre Leca effectue une analyse plus poussée de la perception corporelle, des mœurs et des pathologies des égyptiens de cette époque. L'ouvrage qui n'est pas des plus récents demeure toutefois fort instructif et complète bien l'œuvre de Brothwell et Sandison. Dans le cadre de notre travail les chapitres sur: la magie, la religion et la médecine, la perception anatomique des égyptiens entre autre des organes reproducteurs, sur l'appareil urinaire, sur les maladies infectieuses et épidémies, sur l'appareil génital de la femme, l'obstétrique, sur l'allaitement et les maladies infantiles, l'hygiène, sur le comportement sexuel et sur les influences plus tardives de la médecine égyptienne, nous sont d'une extrême utilité dans notre travail.

LESKO, B., The remarkable women of ancient Egypt, B.C. Publications, 1996.

Dans cet ouvrage, Barbara Lesko traite du rôle et des différents aspects liés à la femme en Égypte pharaonique. Il s'agit d'un survol informatif du rôle et de la position des femmes mais qui toutefois, ne rentre pas vraiment en profondeur. On y explore le rôle religieux, familial et social des femmes des différentes strates de la société égyptienne, des reines aux femmes du peuple. Ce traité tend à confirmer ce qui a déjà été formulé dans plusieurs autres textes traitant de ce sujet. Il est important de noter une foi de plus que l'approche assez féministe de l'auteur nous laisse parfois douter de son objectivité d'interprétation. L'information objective des faits est importante et corrobore de nombreux autres ouvrages et articles.

LESKO, B.S., Women's monumental mark on ancient Egypt, Biblical Archaeologist 51 no.1, 1991, p.4-15.

Dans cet article Barbara Lesko discute de la place occupée par les femmes en Égypte, de la période dynastique à la période ptolémaïque. L'auteur tente de démontrer l'importance des femmes et de leur rôle au sein de la société par le biais de l'analyse des textes, de l'archéologie et des représentations de femmes dans l'art égyptien. L'auteur fait parti d'un mouvement qui tend à faire sortir de l'ombre si ce

n'est glorifier la femme et son rôle de laissée pour compte en Antiquité et par les chercheurs. Toute information littéraire ou archéologique semble être interprétée avec une vision qui tend, des fois peu objectivement, à améliorer le statut ou le rôle féminin ainsi que sa place dans cette société. Cette approche rend le lecteur plus prudent et plus vigilant quand à l'objectivité de l'auteur. L'information fournie par Lesko n'est pas erronée en elle-même et elle semble être complémentaire à ce qui est formulé par les auteurs mentionnés ci hauts. Toutefois, c'est l'interprétation de ces faits qui se doit d'être prise avec vigilance. L'auteur qui critique le peu d'intérêt de la part des anciens et des chercheurs contemporains pour le rôle des femmes à l'époque, semble elle-même faire fit de la description même si ce n'est que sommaire des femmes moins nanties de la société égyptienne qu'elle ignore presque totalement. Contrairement à Pinch, qui comme nous le verrons ci-après, tente d'aller plus loin dans l'interprétation et l'exploration de la vie quotidienne des femmes moins nanties, Lesko en fait peu cas ce qui est étrangement paradoxal.

LORTON, D., The expression *iri hrw nfr*, JARCE 12, 1975, p. 23-31.

Dans son article, David Lorton analyse l'expression *iri hrw nfr*, et tente d'en donner une traduction et une interprétation différente d'autres auteurs. L'interprétation de cette phrase par l'auteur suggère de ne pas perdre ou de dissiper ses facultés lors des festins et banquets religieux ou profanes où l'on consommait de la nourriture, de l'alcool, et où la tension sexuelle ou du moins érotique, suggérée par les musiciennes et danseuses peu vêtues, tendait à rendre les participants à ces fêtes hors de contrôle. L'auteur insiste sur le fait que cette interprétation suggère donc une activité liée au banquet et à l'intoxication n'étant pas nécessairement liée à l'acte sexuel. On y voit une invitation à se réjouir dans un contexte où domine une certaine moralité où les sens stimulés se doivent d'être bridés afin d'empêcher toute forme d'abus. L'auteur se base sur l'analyse de certains passages de textes sur des papyrus et des stèles qui font référence à cette activité et cette expression. Cet article permet de saisir dans l'intérêt de notre travail, la signification et la forme que prenait ces banquet funéraires, religieux ou profanes qui invitaient à jouir de la vie, et aidaient ainsi le défunt à atteindre une renaissance dans l'au-delà, sans toutefois perdre les sens et le principe de la morale.

MANNICHE, L., Reflections on the banquet scenes, dans: La peinture égyptienne ancienne: Un monde de signes à préserver. Actes du colloque international de Bruxelles avril 1994, éd. Roland Tefnin, Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, Bruxelles, 1997 (Monumenta Aegyptiaca VII, série Imago no. 1), p. 29-35.

L'objectif de l'article de Lise Manniche consiste à tenter de percevoir le second niveau d'interprétation des scènes de vie quotidienne représentées dans les tombes, et surtout les scènes de banquet. Selon l'auteur ces scènes ne sont pas la seule représentation des divertissements de l'élite mais aussi un contexte qui symbolise la résurrection du défunt. Cette résurrection se doit d'être précédée d'une sexualité symbolique qui est suggérée par plusieurs symboles dans les scènes : la fleur de lotus, la mandragore, l'ivresse qui mène à l'amour, la musique, la danse, le parfum etc. Cette analyse est intéressante dans le cadre de ce travail car elle traite de la sexualité post-mortem liée à la renaissance du défunt qui était un concept clé de la pensée égyptienne. Le texte est très bien argumenté et l'auteur justifie son point de vue de façon tout à fait logique et objective.

MANNICHE, L., Sexual life in ancient Egypt, KPI, London-New York, 1987.

Lise Manniche dans son ouvrage, traite de la sexualité de façon générale à la période dynastique. Cet ouvrage qui devrait être un bon complément à l'ouvrage de Montserrat pour la période pharaonique est toutefois beaucoup moins détaillé. On y retrouve une grande quantité de représentations d'artefacts liés à l'érotisme et à la sexualité. Leur contexte de base est mentionné toutefois l'auteur ne discute aucunement de leur contexte plus large et comment ceux-ci s'intégraient dans la société égyptienne. Cette collection intéressante d'objets liés à la sexualité nous laisse sur notre faim quant à son implication dans la société elle-même. L'auteur s'attarde davantage sur les sources écrites (papyri, graffitis, ostraca, gravures et textes plus tardifs) que sur les sources archéologiques. Son analyse des différents aspects liés à la sexualité (attitude générale de cette société face à la sexualité, prostitution, adultère, concubinage, homosexualité, zoophilie, nécrophilie, inceste, polygamie, érotisme, l'anatomie sexuelle etc.) se fait beaucoup moins détaillée que celle de Montserrat elle reste plus ou moins en surface et discute peu de la validité des sources. Son approche est beaucoup plus descriptive et elle fait peu cas des divers problèmes d'interprétations des chercheurs modernes ou de la validité des apports d'auteurs Grecs anciens à la compréhension de l'Égypte pharaonique.

MANNICHE, L., Some aspects of ancient Egyptian sexual life, AcOr, Copenhagen 38, 1977, p. 11-23.

Dans cet article, Lise Manniche nous offre un survol intéressant mais complémentaire à son ouvrage sur la sexualité égyptienne. Elle se base sur les sources anciennes et sur ce que nous rapportèrent les visiteurs grecs tel Hérodote. Elle discute de la sexualité liée à la prêtrise et aux temples, des rapports sexuels maritaux et extra maritaux, de la perception égyptienne de l'anatomie, de l'homosexualité, des relations sexuelles dites déviantes: nécrophilie, zoophilie rapportée par les auteurs grecs etc., les positions normalement observées dans l'iconographie quant aux pratiques sexuelles. Cette analyse est complétée par des figures provenant d'ostraca et de papyrus déjà observés dans son ouvrage précédent. Cet article vient corroborer les données déjà obtenues par le biais d'autres auteurs sur le sujet et par son propre ouvrage.

MIDDLETON, R., Brother-sister and father-daughter marriage in ancient Egypt, American Sociological Review 27 no.5, 1962, p. 603-611.

Dans cet article, Russel Middleton examine la pratique des mariages soeurs-frères et pères-filles auprès de la royauté et du peuple, à travers les différentes périodes de l'Égypte ancienne de la période dynastique à la période romaine, en passant par la période ptolémaïque. Durant la période dynastique, les mariages fraternels et père-fille de la royauté semblent avoir été pratiqués. Toutefois, pour les gens du commun les mariages fraternels semblent avoir été assez rares. Le fait que les époux et les amoureux avaient tendance à s'appeler « frère » ou « sœur » semble avoir rendu l'interprétation plus difficile. De plus, si les mariages consanguins avaient lieu, il s'agissait plus probablement de mariages entre demi-frères et demi-soeurs. Durant la période ptolémaïque, les mariages royaux fraternels semblent avoir continué, permettant ainsi une association du pouvoir grec aux coutumes locales égyptiennes. Il semble qu'auprès de la population, ces types de mariages consanguins n'étaient pas pratiqués. Ce n'est qu'à la période romaine que les mariages consanguins deviennent plus communs au sein même de la population. L'auteur suggère, comme c'est le cas pour la royauté, que des mariages consanguins permettaient de ne pas éparpiller le patrimoine familial. De plus, certains auteurs anciens qui soutiennent l'hypothèse des mariages consanguins en Égypte se réfèrent souvent au modèle symbolique, fournit par la mythologie et la cosmogonie égyptienne (où les divinités se mariaient entre frères et sœurs, et entre filles et pères).

MONTSERRAT, D., Sex and society in Graeco-Roman Egypt, Kegan Paul International, London-New York, 1996.

Dans son récent ouvrage, Dominique Montserrat couvre de façon très complète les différents aspects liés de près ou de loin à la sexualité en Égypte ancienne aux périodes Ptolémaïque et Romaine. Cet auteur discute de la validité de certaines assomptions en soutenant son argumentation par une analyse extrêmement complète et poussée des textes anciens en Grec et en Démotique (papyri, ostraca, supports divers), qu'il remet en contexte et dont il parvient à déterminer la validité. Son analyse très prudente et objective permet aussi de faire le point sur certains débats entre des auteurs modernes. Son argumentation repose davantage sur l'analyse des textes que sur le matériel archéologique. Plusieurs aspects liés à la sexualité sont traités dans cet ouvrage tels : Rites de passages, types d'acte sexuels, homosexualité, la conception et le processus d'enfantement, les textes magico-médicaux liés à la procréation à l'anatomie ou au désir sexuel, le contexte socio-religieux et son impacte sur la sexualité et sa perception, la sexualité dans l'au-delà, les éléments liés à la séduction ou l'érotisme (tatous, marques etc.), mariages, divorces, le concubinage, la prostitution, le contexte moral et social, les festivités liées à la sexualité etc. Cet ouvrage extrêmement complet, permet d'effectuer une excellente analyse des mœurs sexuelles de ces périodes tardives afin de les comparer à celles de la période dynastique, but de ce travail.

MUNDKUR, B., The cult of the serpent. An interdisciplinary survey of its manifestations and origins, State University of New York Press, Albany, 1983.

Dans cette étude comparative, Balaji Mundkur nous décrit le rôle symbolique du serpent et de d'autres animaux plus ou moins connexes dans différentes sociétés, dont l'Égypte ancienne. Il semble que le serpent ait joué un rôle dans la mythologie égyptienne comme le démontre les textes anciens, surtout funéraires, ainsi que sur certaines représentations iconographiques. Parfois, la déesse Neith, qui aurait été à la base de la création, selon certaines versions, aurait pris ces attributs chtoniens. On le retrouve aussi lié au danger par sa forme Apophisienne qui menace la résurrection quotidienne du soleil. Cette même barque solaire semble avoir et protégée d'Apophis par un autre serpent qui s'enroulait autour de la barque, permettant ainsi la résurrection du soleil et donc du défunt par la même occasion. La déesse du grain, et donc de la fertilité agraire et de la protection du grain, était une déesse serpent portant le nom de Renutet. Il semble aussi que le chacal sous la forme d'Anubis aurait contribué par le biais de la momification à la résurrection post-mortem des défunts. Encore une fois, nous nous rapportons ici à une renaissance post-mortem. De façon générale l'auteur semble dire que le serpent avait une fonction sexuelle beaucoup moins claire en Égypte qu'en Inde, mais qu'on le retrouve sous sa forme archétypale dans la résurrection et la protection du défunt. Cet ouvrage est complémentaire mais non essentiel à notre étude, mais peut toutefois nous fournir des indices sur la symbolique de cette créature chtonienne qui n'était pas étrangère aux principes de résurrection et de fertilité.

O'CONNOR, D., Sexuality, statuary and the afterlife; scenes in the tomb-chapel of Pepy ankh (Heny the Black). An Interpretive essay, dans: Studies in honor of William Kelly Simpson, Vol. 2, Éd. Peter Der Manuelian, Museum of Fine Arts, Boston, 1996, p. 621-633.

Dans cet article, David O'Connor, analyse des scènes du mur Nord de la chambre A de la tombe de Pépyankh gouverneur du nome de Cusae, sous le règne de Pépy II (14^{ème} dynastie). Ces scènes comprennent à la fois des représentations bidimensionnelles (fresques) et tridimensionnelles (une statue du défunt) et semblent, à prime à bord, ne pas être connectées les unes aux autres thématiquement. Le côté disparate de ces scènes semble à première vue n'offrir aucun récit ou sens qui les relie. Toutefois, O'Connor analyse les différentes scènes et les symboles qui les composent et parvient à distinguer un symbolisme lié à la sexualité de façon discrète et déguisée. La présence du défunt à qui on apporte de l'huile parfumée pour s'oindre, des charpentiers mis en valeurs dans la conception d'un lit de bois,

deux harpistes féminines près de la statue du défunt et un nain, sont des symboles, qui selon l'auteur, font référence à la sexualité réelle ou du moins post-mortem du défunt pour une renaissance dans l'au delà. Cette analyse que rejoins l'analyse des fresques et leur symbolique sexuelle par d'autres auteurs mentionnés dans la bibliographie précédente (fresques: banquets, scènes de chasse et pêche etc.) nous fait réfléchir sur la réalité des symboles dit érotisants ou sexuels des fresques des tombes, qui par leurs allusions sexuelles déguisées, créent de nombreuses polémiques entre les auteurs modernes.

OGDON, J., Some notes on the iconography of the god Min, BES 7, 1985/86, p. 29-41.

Dans cet article, Jorge Ogdon tente de comprendre plus précisément la fonction symbolique et les représentations ithyphalliques du dieu Min et de certaines divinités hybrides. L'auteur a remarqué la position du bras levé derrière la tête dans plusieurs de ces représentations. Il avance d'abord que le fait que de nombreuses divinités hybrides aux fonctions apotropaïques (ayant pour but de protéger des démons ou du danger) soient ithyphalliques et portent le fouet dans la main levée suggère plutôt une fonction de protection plutôt que de fertilité. L'auteur propose un argument intéressant basé sur l'analyse de singes mâles retrouvés dans cette région d'Afrique qui protègent le clan vulnérable en se tenant en périphérie en levant un bras menaçant en l'air et en pointant ces organes reproducteurs vers des mâles potentiellement dangereux. Le but étant de menacer l'autre mâle de soumission sexuelle retrouvée dans la hiérarchie du groupe. L'auteur effectue des parallèles entre l'épisode d'amour homosexuel retrouvé entre Seth et Horus, où Seth tente de dominer Horus dans leur combat pour le pouvoir. De plus l'auteur termine en associant également à ce principe, des être ithyphalliques au bras levé placés dans les champs à la manière d'épouvantails pour protéger les champs et leur fertilité des animaux nuisibles. Ogdon suggère des idées fort originales et intéressantes qu'il soutient efficacement par un grand nombre de sources écrites et archéologiques. Il rend compte des débats entre les différents auteurs contemporains sur la question. Cette recherche est utile à notre travail car elle permet de clarifier le rôle de certaines divinités ou représentations ithyphalliques et d'y voir plus qu'un sens lié à la fertilité mais aussi à la protection et au pouvoir.

-MALAISE, M., "Bes", in: The Oxford encyclopedia of ancient Egypt, Éd. Donald B. Redford, Oxford University Press, New York, 2001, p.179-181.

-MANNICHE, L., "Sexuality", in: The Oxford encyclopedia of ancient Egypt, Éd. Donald B. Redford, Oxford University Press, New York, 2001, p. 274-277.

-VISCHAK, D., "Hathor", in: The Oxford encyclopedia of ancient Egypt, Éd. Donald B. Redford, Oxford University Press, New York, 2001, p.82-85.

L'Oxford Encyclopedia of Ancient Egypt regroupe des articles extrêmement informatifs sur de nombreux sujets concernant l'Égypte ancienne. Dans le cadre de ce travail, les articles concernant la sexualité et les divinités Hathor et Bès, liées également à la sexualité, m'ont permis d'obtenir un maximum d'information permettant de débiter une recherche et d'obtenir des références bibliographiques pertinentes et récentes. Ces articles de nature plutôt descriptifs permettent d'obtenir des informations de bases et très récentes sur le sujet.

-MANNICHE, L., "Erotica", dans: The Oxford encyclopedia of ancient Egypt, Éd. Donald B. Redford, Oxford University Press, New York, 2001, p.479-482.

Une fois de plus cet article encyclopédique de Lise Manniche nous offre, sous une forme condensée et extrêmement informative, des pistes pour ce travail. Elle y décrit la manière dont l'érotisme est perçu et représenté et retrouvé dans la société égyptienne. Que cela soit sous la forme de textes littéraires ou funéraires, d'artefacts, de peintures dans les tombes, d'ostraca et de papyrus illustrés. Ce résumé concis mais riche d'informations nous permet de compléter notre travail et d'analyser les points de vues exprimés par différents auteurs qui y sont présentés.

MORTON, R. S., Sexual attitudes, preferences and infections in ancient Egypt, Genitourinary Medicine 71, 1995, p. 180-186.

Dans son article, Robert S. Morton, analyse les habitudes sexuelles et le mode de vie de la société égyptienne antique, afin de déterminer quel était le taux de maladies transmises sexuellement. L'analyse des momies et des mœurs de l'époque l'emmène à conclure que le taux de MTS était assez bas du, en partie, à la structure sociale hiérarchisée, à une certaine constance dans les couples et une bonne prévention plutôt qu'à de bons remèdes. Il établit une corrélation entre la fertilité de la vallée du Nil, la faible population des villes, et la structure sociale et familiale à ce faible taux d'épidémies et de MTS. Le travail est intéressants dans le cadre de notre recherche puisqu'il nous offre des arguments objectifs et vérifiables quant à la sexualité égyptienne et les mœurs sexuels de cette société.

PARKINSON, R. B., "Homosexual" desire and Middle Kingdom literature, JEA 81, 1995, p. 57-76.

Dans cet article, R. B. Parkinson discute de la présence plus ou moins évidente de l'homosexualité en Égypte pharaonique. Il examine les sources littéraires et non littéraires pour discuter de l'homosexualité masculine particulièrement. Il semble que le lesbianisme n'est pas été une pratique courante, ou du moins n'apparaît presque pas dans les sources. Parkinson corrobore les propos de Montserrat qui affirmait que la conception de l'orientation sexuelle est un phénomène moderne, et qu'en Antiquité les relations homosexuelles et hétérosexuelles se définissaient selon la notion des rôles des partenaire: dominant versus dominé. Le partenaire dominant n'était pas vraiment jugé contrairement au partenaire dominé, qui dans le cas d'un homme, passait pour efféminé et quasi féminin. Il semble que la sexualité était davantage conçue en terme de pouvoir que de relation mutuelle. La mythologie et les textes littéraires l'illustrent par exemple dans la relation homosexuelle entre Seth et Horus. Ce travail intéressant sur les mœurs homosexuelles de l'époque, permet d'explorer plus en détail les propos déjà énoncé par d'autres auteurs sur le sujet, tels Montserrat et Manniche.

PINCH, G., Private life in ancient Egypt, in: Civilization of the ancient Near-East, Éd. Jack M. Sasson et al, Charles Scribner's Sons: Macmillan Library Reference USA, New York, 1995, p.363-381.

Dans cet article Geraldine Pinch effectue un bref mais efficace survol de la vie privée et quotidienne égyptienne, en mettant l'emphase sur la vie souvent laissée pour compte des moins nantis de la société égyptienne qui ont laissé peu ou pas de textes. L'argumentation de Pinch repose donc surtout sur une analyse archéologique et de certains textes. Dans le cadre de ce travail elle aborde en autre les sujets de la forme des maisons (lien avec l'intimité), les loisirs, la structure familiale, le mariage, la polygamie, le divorce, la morale sexuelle, la grossesse et l'accouchement, les rites de passages etc. Toutefois, aussi informatif que soit cet article, l'auteur tend parfois à discuter d'un fait sans faire référence au cadre chronologique, et il est donc difficile pour le lecteur de déterminer si le fait discuté s'applique sur toute la période dynastique ou uniquement dans les périodes subséquentes. Le même cas s'applique quand il

s'agit de citer des références, l'auteur ne fait pas toujours référence à la source ancienne d'où provient l'information ou l'auteur contemporain qui en est le précurseur.

PRÉAUX, C., Points de vue sur la religion égyptienne chez les Grecs et les Romains, dans : Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967, Presses Universitaires de France, Paris, 1967, p. 117-118.

Dans ce très bref article, Claire Préaux examine de façon générale, l'intérêt des grecs pour la religion égyptienne. Il semble que celle-ci ait à la fois fasciné et scandalisé les grecs. D'un côté ils semblent l'avoir admirée pour l'efficacité de ces moyens magiques (dès Homère), pour l'ancienneté de ces institutions, le prestige de la royauté divine, la science de ces prêtres et des inventions de ces dieux. Toutefois, les grecs étaient un peu plus scandalisés face au culte des animaux et au despotisme royal. Il n'empêche que de nombreux éléments de la religion et de la science égyptienne, ont influencé les penseurs et les intellectuels grecs. Encore une fois, l'intérêt de notre travail est lié à cette perception des grecs de la culture égyptienne et son amalgamation à la culture greco-égyptienne. Cela s'applique surtout du point de vue de l'adoption par les grecs de certains cultes, de la médecine et des principes magico médicaux qui sont liés à la sexualité inévitablement.

ROBERTS, A., Hathor rising. The serpent power of ancient Egypt, Totnes, Northgate Publishers, 1995.

Dans cet ouvrage, Alison Roberts nous offre une étude de la déesse Hathor à travers l'un de ses nombreux aspects, celui du serpent et de sa force. Cet ouvrage qui avait été conçu en tant que thèse sur le sujet d'Hathor à été complété par d'autres éléments substantiels afin de publier un ouvrage portant sur différents aspects de la conception, symbolique, religieuse et sociale de la société égyptienne. Cette étude dans son intension nous rappelle l'approche de Lana Troy, toutefois, on ne retrouve pas cette clarté d'argumentation méthodique dans le présent ouvrage. Les idées et l'argumentation de l'auteur n'est pas erronée, mais on y retrouve pas la rigueur structurelle dans l'énonciation de concepts complexe, ce qui fini par perdre le lecteur. Parfois, on se sent amené d'un sujet à l'autre sans que l'on y voie une logique. Certains aspects liés à la divinité Hathor et à son symbolisme, ainsi que certaines notions discutées en rapport avec la fertilité divine et humaine, peuvent être intéressant pour notre travail. De plus à travers cette étude, Roberts étudie les rôles symbolique et solaire de l'uræus qui ornait les fronts royaux, ce qui nous rappelle quelques études sur le rôle symbolique du serpent par d'autres auteurs mentionnés ici.

ROBINS, G., The representation of sexual characteristics in Amarna art, JSSEA 23, 1996 [1993], p. 29-41.

Dans cet article, Gay Robins prend position face à l'interprétation unique d'un colosse de pierre représentant Akhenaton (Aménophis IV) sans organes génitaux. La problématique de l'article est basée sur une interprétation effectuée par d'autres auteurs de ce colosse qu'ils ont défini comme étant plutôt une représentation féminine, celle de la reine Néfertiti. L'argumentation de l'auteur est excellente puisque elle repose sur des représentations caractéristiques de l'art de cette période ou le sexe féminin, même si dissimulée sous une tunique moulante ou bouffante, était schématiquement représenté par le *mons veneris* ce qui n'est aucunement le cas dans cette représentation singulière. De plus, Robins suggère ici une représentation symbolique voulue de la part d'Akhenaton, qui base, en entre autre, sa nouvelle philosophie religieuse sur l'aspect androgyne ou hermaphrodite du disque solaire, Aton, divinité créatrice du monde par auto génération. Cet article est intéressant pour notre recherche

puisqu'il offre un point de vue sur la vision de la représentation sexuelle et de la symbolique de la royauté amarnienne.

SCHUMANN-ANTELME, R., ROSSINI, S., Sacred sexuality in ancient Egypt. The erotic secrets of the forbidden papyrus, Inner Traditions, Rochester, Vermont, 2001.

Cet ouvrage très récent de Ruth Schumann-Antelme, merveilleusement illustré par Stéphane Rossini, est probablement un des documents les plus utiles et complets pour l'étude de la sexualité et de l'érotisme dans l'Égypte pharaonique. L'auteur y explore les sources anciennes, les représentations iconographiques, la littérature, la mythologie, et la médecine etc., pour dresser un tableau fort complet et informatif sur les mœurs et les pratiques sexuelles en Égypte. Son ouvrage complète celui de Manniche sur la sexualité de la période dynastique.

SCHUSTER, C., V-shaped chest-markings re-considered: a Paleolithic figurine as explanation of their wide modern distribution, Anthropos, 63/64, p. 428-440.

Dans cet article portant sur l'analyse comparative de représentations de tatous prenant la forme d'un "V" sur la poitrine de statuettes ou d'individus vivants ou momifiés, l'auteur discute entre autre de statuettes égyptiennes datant de la période dynastique et qui semblent être parées de tatous sur la poitrine. Les trois figurines du Moyen Empire, une d'un homme et deux de femmes appelées « danseuses » portent ce tatou distinctif, qui selon l'auteur, est retrouvé dans plusieurs régions de l'Afrique du paléolithique jusqu'à aujourd'hui. Les deux statuettes de femmes, dites nubiennes, retrouvées dans un contexte funéraire sont perçues comme des « concubines du défunt » et ce type de statuette féminine tatoué est discuté également par Desroches-Noblecourt comme nous le verrons plus bas. Les notions de tatouages et de « concubines des morts » sont tous les deux intimement liés à la sexualité qui nous concerne dans ce travail.

STROUHAL, E., Life of the ancient Egyptians, Opus Publishing Limited, London, 1992 [1989].

Dans cet ouvrage relativement récent, Eugen Strouhal effectue un survol toutefois assez détaillé des différents aspects de la vie égyptienne à la période dynastique. Cet ouvrage qui se veut général nous procure également des détails précis et d'importance qui n'apparaissent pas toujours dans les ouvrages de survol plus généraux. Amplement illustrée, cette étude de la société dynastique offre une analyse autant archéologique qu'historique par l'utilisation de textes anciens soutenant l'argumentation. Strouhal se fait plus affirmatif dans son argumentation qui est peut-être moins soutenue que celle de Montserrat, et mérite donc un peu plus de vigilance. Dans le cadre de ce travail, sa description du monde de la prostitution, sa discussion sur le papyrus érotique de Turin et son analyse des tatouages nous permet d'obtenir un point de vue plus précis que certains aspects obtenus dans l'ouvrage de Manniche.

Te VELDE, H., Some remarks on the structure of Egyptian divine triads, JEA 57, 1971, p. 80-86.

Dans cet article, H. Te Velde analyse l'aspect symbolique des triades divines qui se composent parfois de trois déesses ou de trois dieux, mais forment également et plus souvent qu'autre choses, des cellule familiales. Nous pouvons en voir un exemple dans la relation Isi-Osiris-Horus. Il semble que la cellule familiale composée du père, de la mère et de l'enfant est été à la base même de la structure familiale de base de la société égyptienne. La parenté plus lointaine jouait également un rôle important, toutefois, cette cellule triple était l'unité de base de cette société. L'auteur infère donc qu'il est naturel que ce type de représentations symboliques aient été commune dans le transfert aux représentations divines.

TROY, L., Patterns of queenship in ancient Egyptian myth and history, Boreas, Uppsala, 1986 (Uppsala Studies in Ancient Mediterranean and Near Eastern Civilizations, 14).

Cet ouvrage majeur de Lana Troy est d'une importance capitale pour comprendre, de façon synthétique, de la structure de la pensée égyptienne. Dans un premier temps l'auteur s'attarde sur la composition des structures théologiques égyptiennes. La structure binaire ou s'équilibrent le concept masculin et féminin énoncé par l'auteur comme « phallique » et « utérin ». La symbolique, la théologie et la philosophie égyptienne dans son ensemble est analysée et selon le concept d'oppositions complémentaires. Cette analyse brillante nous permet de saisir en profondeur la symbolique des associations divines. L'objectif de cette première section consiste également à définir le concept de « prototype féminin », c'est à dire les différents rôles symboliques, religieux et sociaux joués par les femmes mais surtout les femmes de la royauté égyptienne particulièrement : les reines mères, épouses et princesses, et leur rapport au concept de royauté masculine qu'elles complètent. Dans un deuxième temps, l'auteur discute plus précisément du rôle de ces femmes royales en rapport avec ce qui a été énoncé en première section, ce qui nous permet de saisir toute la complexité des associations iconographiques et symboliques faites par la royauté. Cette étude passionnante permet, dans un cadre plus large, de saisir toute la signification de la pensée et de la symbolique égyptienne. Cet équilibre symbolique entre le concept féminin- utérin et masculin- phallique nous permet également de comprendre le rôle et la place singulière qu'occupait la femme égyptienne dans cette société, contrairement à d'autres sociétés antiques.

TYLDESLEY, J., Les femmes dans l'ancienne Égypte. Les filles d'Isis, Éditions du Rocher, Monaco, 1998 [1994 en anglais].

Dans cet ouvrage, Joyce Tyldesley, archéologue spécialiste de la femme dans l'Égypte ancienne, effectue un survol de la situation de la femme, son rôle, son statut, son rapport à la sexualité etc. Son discours un peu plus nuancé, mais aussi plus récent que celui de Lesko permet d'obtenir un portrait assez complet de la femme égyptienne. Toutefois, contrairement à Strouhal ou Montserrat, Tyldesley rentre peu en détail dans l'information qu'elle nous donne et laisse peu de place à l'argumentation entre les auteurs. Elle discute un peu des sources écrites et archéologiques mais elles ne sont pas citées de façon rigoureuse tout comme le fait Pinch. L'information corrobore généralement ce qui est avancé sur la sexualité féminine par les précédents auteurs.

VANDERSLEYEN, C., Amarnismes : Le « disque » d'Aton, le « roi » asexué, CdE LIX, no. 117, 1984, p. 5-13.

Dans cet article, Claude Vandersleyen explore deux problématiques indépendantes. La première traite de la réalité du disque d'Aton qui serait en fait un globe stylisé par les normes de la peinture égyptienne, ce qui a peu à voir avec notre sujet d'étude. Toutefois, dans un deuxième temps, l'auteur étudie le colosse de pierre asexué d'Akhenaton dont nous avons traité plus haut et argumente qu'il s'agirait d'un portrait de la reine Néfertiti. Il considère que la barbe et les autres traits masculins portés par la statue ne confirment en rien le genre masculin puisque, affirme-t-il, de précédentes reines, comme Hatshepsout utilisèrent la barbe postiche et d'autres traits masculins pour légitimer leur pouvoir et leur règne. Je dois avouer que les arguments de Robins sur le sujet me convainquent d'avantage, car ils prennent en ligne de compte non seulement la norme des représentations féminines et masculines de cette période et la symbolique androgyne liée au culte d'Aton typique de cette période. Toutefois, cet article nous permet d'obtenir des points de vues opposés sur le thème de la sexualité et de sa représentation à cette période, ce qui enrichira notre discussion et notre analyse.

VERNUS, P., *Affaires et scandales sous les Ramsès : La crise des valeurs dans l'Égypte du Nouvel Empire*, Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1993.

Dans cet ouvrage, Pascal Vernus fait état des mœurs sous la dynastie Ramesside, qui semblent avoir démontré certains signes d'une forme de dégénérescence morale. Pour le contexte de notre travail, les aventures de l'artisan Paneb du village de Deir El-Medineh, nous permettent de saisir le type de scandales et de crimes retrouvés dans ce village et leur impact social. On y retrouve, par exemple, les plaintes dues à la promiscuité sexuelle de Paneb avec de nombreuses femmes, souvent des épouses de ces collègues artisans ce qui créa de nombreux remous au sein de cette petite communauté. On retrouve aussi le même genre de crimes d'adultère et de fornication par les ouvrier Ouserhat et Pentaourt. Ces remises en contexte de certains méfaits sexuels, nous permettent d'obtenir un regard plus poussé dans les lois, les mœurs et les conceptions sexuelles de l'Égypte ancienne dans un microcosme de société formé par ce village d'artisans.

VERNUS, P., *Production-pouvoir et parenté dans l'Égypte pharaonique*, dans: *Production, pouvoir et parenté dans le monde méditerranéen de Sumer à nos jours. Actes du colloque organisé par l'E.R.A. 357 CNRS/EHESS-Paris, décembre 1976*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1981 (Association pour l'étude des civilisations et littérature de l'Afrique septentrionale), p. 103-116.

Dans cet article, Pascal Vernus effectue, dans un premier temps, un bref survol de la production agricole et de l'élevage en Égypte ancienne, ce qui a peu de rapport avec notre sujet d'étude. Dans un deuxième temps toutefois, l'auteur analyse de façon générale, également sous la forme d'un survol, la notion de parenté en Égypte ancienne. Il explore brièvement la transmission du pouvoir égyptien par primogéniture dans la royauté et l'importance de la femme royale qui a entre pour fonction de rendre légitime le pouvoir du roi par son sang royal. Il discute de la forme que prend le noyau familial, les mariages, les divorces, le concubinage, l'inceste pratiqué uniquement dans la royauté et parfois entre oncle/ nièce chez les communs des mortels. Cette analyse est intéressante mais corrobore de nombreux articles et ouvrages traitant de la chose. Il n'apporte pas de nouveaux éléments essentiels à notre analyse.

WARD, W.A., *Non-royal women and their occupations in the Middle Kingdom*, dans: *Women's earliest records from ancient Egypt and Western Asia*, Éd. Barbara S. Lesko, Scholars Press, Atlanta Georgia, 1989 (Brown Judaic Studies 166), p. 33-43.

Dans cet article, William A. Ward suggère que de nombreuses femmes ont été identifiées comme « concubines », membres du harem, ou « ornement du roi », et que ces titres ont mené les auteurs contemporains à effectuer de fausses interprétations quant à leur rôle professionnel et leur statut social. Selon Ward, la plupart de ses femmes étaient en fait des femmes mariées, souvent appartenant à l'élite, qui exerçait auprès de la famille royale des professions aucunement liées à la sexualité. Certaines auraient été des coiffeuses, auraient servi la famille royale par des professions diverses, ou auraient été membres de la cour. Les dites concubines auraient pu être simplement des épouses successives et non un ensemble d'épouses primaires et secondaires. L'auteur base son argumentation sur une interprétation des termes utilisés pour nommer et décrire ses femmes, et cette analyse le pousse même jusqu'à questionner la réalité des harems royaux. Il est clair que ce point de vue est loin d'être partagé par tous les chercheurs, dont beaucoup s'entendent encore sur la réalité des harems, non comme des lieux de luxure, mais comme des institutions où se retrouvaient des femmes cultivées exerçant parfois un métier. Ce travail est intéressant car il nous procure un point de vue différent sur la réalité des femmes, qu'elles soient concubines ou membres du harem, et permet de nuancer peut-être notre vision

acquise de leurs fonctions. Toutefois, je crois qu'il est important de considérer avec prudence les affirmations extrêmes de l'auteur.

WARD, W. A., A unique Beset figurine, Orientalia 41, 1972, p.149-159.

Dans cet article l'auteur analyse une figurine du dieu Bès qui est représentée avec des attributs masculins et féminins et soutient une argumentation selon laquelle cette divinités serait plutôt une représentation de la déesse Beset, qui serait la mère ou l'épouse de ce dieu et non pas une version hermaphrodite de Bès lui-même. L'auteur discute du dieu Bès, sa provenance égyptienne assez tardive puisqu'il est retrouvé particulièrement à la fin de l'époque dynastique et durant la période ptolémaïque. Cet article est intéressant pour notre travail puisque non seulement il traite de la notion d'hermaphrodisme dans le contexte des divinités égyptiennes, ce qui a trait à la sexualité divine, et de plus il traite de la nature même de la divinité Bès liée à la sexualité. L'auteur soutient de façon très rigoureuse son argumentation et nous éclaire sur la polémique créée par certains auteurs contemporains quant au phénomène d'hermaphrodisme divin.

WATTERSON, B., Women in ancient Egypt, Alan Sutton/Stroud/ St-Martin's Press, New York, 1991.

Dans son ouvrage général sur la femme en Égypte ancienne, Barbara Watterson fait état des connaissances actuelles sur la femme égyptienne en se basant sur l'analyse des textes, des sources anciennes grecques et égyptiennes et sur l'archéologie. Elle traite de façon assez détaillée, de la façon dont les femmes étaient perçues à leur époque, quels était leur rôle et leur statut social, leur position dans l'amour et le mariage, la santé et l'enfantement, leur vie domestique, leurs parures et leurs vêtements. Finalement dans un dernier temps elle traite des femmes de pouvoir qui ont exercé sur leur pays et leur culture un rôle déterminant. Cet ouvrage très informatif nous permet de compléter notre étude et recoupe les points de vues de différents auteurs sur le sujet.

WILLEMS, H. O., A description of Egyptian kinship terminology of the Middle Kingdom c.2000-1650 B.C., Bijkragen tot de taalland-en volkenkunde 139, 1983, p. 152-168.

Dans cet article, Harco O. Willems analyse les principaux termes liés à la filiation dans la société égyptienne. Il base son analyse principalement sur des textes du Moyen Empire, qui ne sont pas complets ni représentatif de toutes les autres périodes, mais permettent d'établir certaines généalogies dues à des documents funéraires où l'on retrouve des généalogies plus claires. Toutefois, les noms identiques rendent cette interprétation difficile. Le vocabulaire semble avoir utilisé environ une demi douzaine de termes pour transmettre la complexité de la structure familiale : père, mère, frère, sœur, fils (fille), mari et femme. Les relations familiales plus distantes, semblent avoir été décrites par une juxtaposition des termes de base (ex : oncle maternel serait « frère de la mère »). Son étude complexe de la filiation lui permet d'arriver à certaines conclusions, toutefois certains aspects demeurent sans réponse. Par exemple, le terme pour cousin semble quasi indifférenciable de « frère » ou de « sœur », puisque les égyptiens faisaient plutôt référence aux générations plutôt qu'aux termes de filiation spécifique.

YAMAUCHI, E. M., Cultic prostitution. A case study in cultural diffusion, Orient and Occident, p.213-222.

Dans cet article Edwin Yamauchi explore la véracité de la prostitution sacrée des hiérodules dans différentes sociétés anciennes du Moyen-Orient en explorant le cadre possible de la diffusion culturelle comme source de cette institution. Il décrit ces cultes dans les sociétés suivantes : Mésopotamie, Égypte, Palestine, Syrie, Syrie et Phénicie, Chypre, Cythère, Corinth, Carthage et Sicile, et l'Arménie et l'Anatolie. Dans son analyse des sources anciennes et modernes, il affirme finalement que cette prostitution sacrée, commune et connue dans d'autres régions, ne semble pas avoir eu lieu en Égypte dynastique. Il est clair qu'avec l'arrivée des Grecs et des Romains, plus tardivement, cette pratique s'est peu à peu installée. Si cette forme de prostitution sacrée avait existé en Égypte dynastique, cela aurait eu lieu dans le cadre des cultes de certaines divinités étrangères, mais rien ne peut être affirmé. L'argumentation de l'auteur est assez objective et elle est basée sur une l'analyse des sources et de l'argumentation des débats de chercheurs contemporains à la manière de Montserrat.

YOYOTTE, J., Bakthis: Religion égyptienne et culture grecque a Edfou, dans: Religions en Égypte Hellénistique et Romaine. Colloque de Strasbourg, 16-18 mai 1967, Presses Universitaires de France, Paris, 1967 (Université de Strasbourg. Centre de Recherches d'Histoire des Religions) p. 128-141.

Dans cet article, Jean Yoyotte discute de la mesure dans laquelle la culture égyptienne et grecque se sont amalgamées sur certains aspects religieux ou autres, ou si les deux cultures étaient plutôt hermétiques l'une à l'autre. L'auteur fait l'analyse de textes et de références symboliques énoncées par certains intellectuels alexandrins et certains greco-égyptiens métissés. Il semble qu'effectivement il y ait eu de nombreux emprunts d'une culture à l'autre, surtout du point de vue de la littérature et des concepts abstraits. L'auteur répond plus ou moins, et ce n'est de toute façon pas l'objectif de son article, à ces questions sur le point de vue de la réalité quotidienne ou des mœurs.

Notes

- ¹ Montserrat, 1996, p.2.
- ² *Ibid.* p.2, 12.
- ³ *Ibid.* p.10.
- ⁴ Kemp, 1989; Trigger, 1983.
- ⁵ Tyldesley, 1998, p.50.
- ⁶ Kemp, 1989; Trigger, 1983. Certains prêtres égyptiens écriront soit dans la langue grecque, ou en démotique, en tentant d'imiter le style grec : Yoyotte, 1969, p. 128-141.
- ⁷ Bell, 1957, p.1; Yoyotte, 1969, p.127-141.
- ⁸ Montserrat, 1996, p.6.
- ⁹ *Ibid.* p.6, 8.
- ¹⁰ Vernus, 1981, p.111.
- ¹¹ Pinch, 1995, p.371; Lesko, 1996, p.12; Tyldesley, 1998, p.45; Lesko, 1991, p.6.
- ¹² Forgeau, p.139, 142.
- ¹³ Goelet, 1993, p.29; Lesko, 1996, p.47.
- ¹⁴ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Lesko, 1996, p.47.
- ¹⁵ *Ibid.* p.738.
- ¹⁶ *Ibid.*
- ¹⁷ Goelet, 1993, p.20-27.
- ¹⁸ *Ibid.* p.25.
- ¹⁹ *Ibid.* p.27.
- ²⁰ Lorton, 1975, p.24-25.
- ²¹ Tyldesley, 1998, p.46.
- ²² Lesko, 1996, p.47; Montserrat, 1996, p.140-141, Manniche, 1987, p.22.
- ²³ Eyre, 1984, p. 95; Manniche, 1987, p.95-99; Tyldesley, 1998, p.43.
- ²⁴ Eyre, 1984, p. 96-97; Manniche, 1987, p.20.
- ²⁵ Eyre, 1984, p. 96.
- ²⁶ *Ibid.*
- ²⁷ Manniche, 1987, p. 100-103.
- ²⁸ Eyre, 1984, p.97.
- ²⁹ Eyre, 1984, p.98; Vernus, 1981, p.111; Manniche, 1987, p.60.
- ³⁰ Manniche, 1977, p.13
- ³¹ Eyre, 1984, p.98; Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 737; Manniche, 1987, p.60.
- ³² Eyre, 1984, p.99.
- ³³ Eyre, 1984, p.98; De Cenival, 1967, p.5-19.
- ³⁴ Eyre, 1984, p.102; Forgeau, p.136.
- ³⁵ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738.
- ³⁶ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Manniche, 1987, p.28.
- ³⁷ Smith & Dawson 1924 dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Manniche, 1987, p.28; Manniche, 1977, p.16.
- ³⁸ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Manniche, 1987, p.28.
- ³⁹ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738.
- ⁴⁰ Vernus, 1981, p.109.
- ⁴¹ Montserrat, 1996, p.14.
- ⁴² *Ibid.*
- ⁴³ *Ibid.*
- ⁴⁴ *Ibid.*
- ⁴⁵ Manniche, 1987, p.31, 52.
- ⁴⁶ De Rachelwiltz, 1964, p.31.
- ⁴⁷ De Rachelwiltz, 1964, p.29, 32; Manniche, 1987, p.52.
- ⁴⁸ De Rachelwiltz, 1964, p.32.
- ⁴⁹ De Rachelwiltz, 1964, p.37; Manniche, 2001, p.275.
- ⁵⁰ Manniche, 1987, p.58.
- ⁵¹ Eyre, 1984, p. 95; Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737; Montserrat, 1996, p.141; Manniche, 1987, p.28, 53.
- ⁵² Manniche, 2001, p.275.
- ⁵³ Vischak, 2001, p.82-83; Manniche, 2001, p.275; De Rachelwiltz, 1964, p.46; Bleeker, 1973, p.42, 53-55; Roberts, 1995, p.8, 10.

-
- ⁵⁴ Malaise, 2001, p.179-181; Manniche, 2001, p.275; De Rachelwiltz, 1964, p.47; Keimer, 1948, p.28.
- ⁵⁵ De Rachelwiltz, 1964, p.31.
- ⁵⁶ Jacq, 1995, p. 39; Ogdon, 1985/86, p.36; Yamauchi, p. 217; Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737; Manniche, 2001, p.275; Strouhal, 1989, p.48; Manniche, 1987, p.33; De Rachelwiltz, 1964, p.40.
- ⁵⁷ Esna, V, p.164 dans Jacq, 1995, p.38.
- ⁵⁸ Montserrat, 1996, p.16; De Rachelwiltz, 1964, p.38.
- ⁵⁹ Jacq, 1995, p. 38.
- ⁶⁰ Delvaux, 1991, p.159-161.
- ⁶¹ Te Velde, 1971, p.83; Roberts, 1995, p.30, 72.
- ⁶² Papyrus Chester Beatty, I; Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737; Manniche, 2001, p.275; Manniche, 1987, p.53.
- ⁶³ Manniche, 2001, p.275; Manniche, 1987, p.10, 28; De Rachelwiltz, 1964, p.40.
- ⁶⁴ Watterson, 1991, p.44.
- ⁶⁵ Troy, 1986, p.3.
- ⁶⁶ Yamauchi, p.217.
- ⁶⁷ Montserrat, 1996, p.118.
- ⁶⁸ De Rachelwiltz, 1964, p.31.
- ⁶⁹ Graves, 1976.
- ⁷⁰ *Ibid.* p.77.
- ⁷¹ *Ibid.* p.109.
- ⁷² *Ibid.* p.118.
- ⁷³ *Ibid.* p.101.
- ⁷⁴ Bell, 1957, p.2; Préaux, 1967, p.117-118.
- ⁷⁵ Bell, 1957, p.19.
- ⁷⁶ Ward, p.149-159; Derchain, 1969, p.31-34; Montserrat, 1996, p.29.
- ⁷⁷ Manniche, 2001, p.275.
- ⁷⁸ Vandersleyen, 1984, p.8-13; Robins, 1996, p.29, 31, 37-38; Goelet, 1993, p.24, Manniche, 2001, p.276, Manniche, 1987, p.26-27.
- ⁷⁹ Manniche, 1987, p.30. On retrouve l'histoire du Roi Sneferou qui ennuyé c'est fait mené en bateau par une vingtaine de belles femmes habillées uniquement de résille (Papyrus du Caire 306646) : Manniche, 1987, p.65, 73.
- ⁸⁰ Vernus, 1981, p.110. Après l'analyse des termes pour « harem », « concubine » et « ornement du roi », certains auteurs, comme Ward, en arrivent à la conclusion que ces femmes n'étaient peut-être pas des concubines royales, comme on l'entend habituellement, mais qu'il s'agissait très souvent de femmes mariées de l'élite qui avaient une position au sein de la famille royale, comme dames de compagnie, coiffeuses etc. Toutefois, ce point de vue n'est pas adopté par tous : Ward, 1989, p.40.
- ⁸¹ Lesko, 1996, p.12.
- ⁸² Yamauchi, p.217; Lesko, 1996, p.39; Manniche, 1987, p.12; Roberts, 1995, p.3.
- ⁸³ Gitton, 1984, p.6-7; Bleeker, 1959, p.266; Manniche, 1977, p.12.
- ⁸⁴ H.W. Fairman dans Yamauchi, p. 217.
- ⁸⁵ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Cerny, 1954, p.23; Vernus, 1976, p.109; Middleton, 1962, p.603; Lesko, 1996, p.47; Manniche, 1987, p.29.
- ⁸⁶ Middleton, 1962, p.603, 610.
- ⁸⁷ Middleton, 1962, p.609, Lesko, 1996, p.47.
- ⁸⁸ Ruffer dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Lesko, 1996, p.20; Manniche, 1987, p.36.
- ⁸⁹ Manniche, 2001, p.275.
- ⁹⁰ Manniche, 2001, p.275; Manniche, 1987, p.33, 60.
- ⁹¹ Manniche, 2001, p.275.
- ⁹² Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Cerny, 1954, p.24; Middleton, 1962, p.603; Manniche, 1987, p.29; Forgeau, p.142, 145.
- ⁹³ Manniche, 2001, p.275; Montserrat, 1996, p.93-94.
- ⁹⁴ Vernus, 1981, p.109.
- ⁹⁵ Tyldesley, 1998, p.57.
- ⁹⁶ Vernus, 1981, p.111; Pinch, 1995, p.37; Lesko, 1996, p.47; Manniche, 1987, p.20.
- ⁹⁷ Eyre, 1984, p.100; Vernus, 1981, p.110; Montserrat, 1996, p.92; Forgeau, p.138. Les termes exprimant les liens de parenté sont constitués d'une dizaine de mots maximum (Père, mère, frère, sœur, époux, épouse, fils, fille etc.) et afin d'exprimer des liens de parenté plus complexes on juxtaposait certains de ses termes (ex : oncle : frère de la mère) : Vernus, 1981, p. 109; Willems, 1983, p.152-153.

-
- ⁹⁸ Eyre, 1984, p.100.
- ⁹⁹ *Ibid.* p.101.
- ¹⁰⁰ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 737.
- ¹⁰¹ Vernus, 1981, p.110; Tyldesley, 1998, p.53.
- ¹⁰² Manniche, 1987, p.29; Tyldesley, 1998, p.56.
- ¹⁰³ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 736; Manniche, 1987, p.29.
- ¹⁰⁴ Eyre, 1984, p.98.
- ¹⁰⁵ *Ibid.* p.99; Vernus, 1981, p.110; Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 737.
- ¹⁰⁶ Eyre, 1984, p.99; Manniche, 1987, p.21; Forgeau, p.147.
- ¹⁰⁷ Eyre, 1984, p.99; Vernus, 1981, p.110; Montserrat, 1996, p.97.
- ¹⁰⁸ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 737.
- ¹⁰⁹ Eyre, 1984, p.99.
- ¹¹⁰ Vernus, 1981, p.111; Montserrat, 1996, p.86.
- ¹¹¹ Montserrat, 1996, p.86; Pinch, 1995, p.376.
- ¹¹² Vernus, 1981, p.111.
- ¹¹³ *Ibid.*; Strouhal, 1992, p.48; Forgeau, p.137.
- ¹¹⁴ Lesko, 1996, p.47; Montserrat, 1996, p.46; Manniche, 1987, p.12, 48.
- ¹¹⁵ Pinch, 1995, p.376, Manniche, 1987, p.44-45; De Rachelwiltz, 1964, p.40; Montserrat, 1996, p.64.
- ¹¹⁶ Tyldesley, 1998, p.52.
- ¹¹⁷ Vernus, 1981, p.111.
- ¹¹⁸ Morton, 1995, p.184; Vernus, 1981, p.111.
- ¹¹⁹ Desroches-Noblecourt 1954, Westendorf 1967, Derchain 1970 dans Manniche, 2001, p.276; Manniche, 1987, p.38.
- ¹²⁰ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 736; Vernus, 1981, p.110; Manniche, 1987, p.21.
- ¹²¹ Eyre, 1984, p. 98; Manniche, 1987, p.20-21.
- ¹²² Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 737.
- ¹²³ Strouhal, 1992, p.225.
- ¹²⁴ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737; Strouhal, 1992, p.225; Manniche, 1987, p.10; Manniche, 1977, p.12. Il semble que les prêtres d'Hathor a cette période aient pratiqué également la flagellation : Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738).
- ¹²⁵ Eyre, 1984, p. 93.
- ¹²⁶ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 737; Strouhal, 1992, p.47; Omlin dans Strouhal, 1992, p.48; Manniche, 1987, p.106-115.
- ¹²⁷ Manniche, 1987, p.29; Tyldesley, 1998, p.55.
- ¹²⁸ Cerny, 1954, p.24.
- ¹²⁹ Vernus, 1981, p.110; Middleton, 1962, p.603.
- ¹³⁰ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 737; Manniche, 2001, p.274; Manniche, 1987, p.17, 33.
- ¹³¹ Salt Papyrus dans Vernus, 1993, p. 98, 108-110; Eyre, 1984, p.93-94,100; Manniche, 1987, p.60.
- ¹³² Vernus, 1993, p. 98, 108-110.
- ¹³³ Montserrat, 1996, p.36.
- ¹³⁴ *Ibid.* p.74.
- ¹³⁵ *Ibid.* p.36-38.
- ¹³⁶ *Ibid.* p.46-47.
- ¹³⁷ *Ibid.* p.43.
- ¹³⁸ *Ibid.* p.10, 93.
- ¹³⁹ *Ibid.* p.82-93.
- ¹⁴⁰ Eyre, 1984, p. 97.
- ¹⁴¹ Montserrat, 1996, p.80.
- ¹⁴² *Ibid.* p.81.
- ¹⁴³ *Ibid.* p.81.
- ¹⁴⁴ *Ibid.* p.94.
- ¹⁴⁵ Middleton, 1962, p.606.
- ¹⁴⁶ Montserrat, 1996, p.97.
- ¹⁴⁷ *Ibid.* p.14.
- ¹⁴⁸ *Ibid.* p.35.
- ¹⁴⁹ Manniche, 1977, p.22.
- ¹⁵⁰ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; De Rachelwiltz, 1964, p.33; Manniche, 1977, p.18.
- ¹⁵¹ De Rachelwiltz, 1964, p.31.

-
- ¹⁵² Montserrat, 1964, p.86.
- ¹⁵³ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738.
- ¹⁵⁴ Montserrat, 1996, p.85.
- ¹⁵⁵ *Ibid.* p.114.
- ¹⁵⁶ Eyre, 1984, p. 96; Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737.
- ¹⁵⁷ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737; Vernus, 1981, p.111.
- ¹⁵⁸ Strouhal, 1992, p.46.
- ¹⁵⁹ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737; Vernus, 1981, p.111; Strouhal, 1992, p.46)
- ¹⁶⁰ Mariette dans Strouhal, 1992, p.47.
- ¹⁶¹ Manniche, 1987, p.20.
- ¹⁶² Socle Béhage, Incantation I, dans Manniche, 1987, p.18.
- ¹⁶³ Eyre, 1984, p. 95; Manniche, 1987, p.65-69; Manniche, 2001, p.481.
- ¹⁶⁴ Montserrat, 1996, p.115.
- ¹⁶⁵ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737; Manniche, 1987, p.12.
- ¹⁶⁶ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 737.
- ¹⁶⁷ Vernus, 1981, p.110-111; Lesko, 1996, p.41.
- ¹⁶⁸ Yamauchi, p.217; Manniche, 1987, p.12.
- ¹⁶⁹ Yamauchi, p.218; Manniche, 1987, p.12-13.
- ¹⁷⁰ Yamauchi, p.216.
- ¹⁷¹ Montserrat, 1996, p.81, 83.
- ¹⁷² *Ibid.* p.107.
- ¹⁷³ *Ibid.* p.107, 123.
- ¹⁷⁴ *Ibid.* p.110.
- ¹⁷⁵ *Ibid.* p.111.
- ¹⁷⁶ *Ibid.*
- ¹⁷⁷ *Ibid.*
- ¹⁷⁸ *Ibid.* p.107.
- ¹⁷⁹ *Ibid.* p.108.
- ¹⁸⁰ *Ibid.* p.108-109.
- ¹⁸¹ *Ibid.* p.120.
- ¹⁸² *Ibid.* p.127-129.
- ¹⁸³ Papyrus de Londres, VII, 1976, dans Montserrat, 1996, p.10.
- ¹⁸⁴ Montserrat, 1996, p.116.
- ¹⁸⁵ *Ibid.* p.117, 145-150.
- ¹⁸⁶ *Ibid.* p.117.
- ¹⁸⁷ *Ibid.* p.150, 159.
- ¹⁸⁸ *Ibid.* p.112.
- ¹⁸⁹ *Ibid.* p.113.
- ¹⁹⁰ Yamauchi, p. 217-218. Toutefois, certains auteurs comme Heyob, ont pu arriver à la conclusion que certaines des prêtresses ptolémaïques demeuraient chastes. C'est le cas par exemple des membres du clergé du culte d'Isis, qui semblent avoir pratiqué l'abstinence, même si ils et elles étaient mariés. Les chrétiens. d'ailleurs. donneront pour exemple morale ces chastes membres du clergé : Heyob, 1975, p.43-120.
- ¹⁹¹ Parkinson, 1995, p. 29, 58; Montserrat, 1996, p.18-19.
- ¹⁹² Parkinson, 1995, p.58-59; Manniche, 1987, p.22; Manniche, 1977, p.14.
- ¹⁹³ Parkinson, 1995, p.61.
- ¹⁹⁴ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737; Manniche, 1987, p.22.
- ¹⁹⁵ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737.
- ¹⁹⁶ *Ibid.* p.738; Manniche, 2001, p.275; Manniche, 2001, p.481.
- ¹⁹⁷ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Manniche, 1987, p.73.
- ¹⁹⁸ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738.
- ¹⁹⁹ *Ibid.* p.737.
- ²⁰⁰ Parkinson, 1995, p. 57.
- ²⁰¹ Montserrat, 1996, p.140.
- ²⁰² Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Manniche, 1987, p.22.
- ²⁰³ Manniche, 1987, p.24, 41; Manniche, 1997 p.31; Manniche, 2001, p.481.
- ²⁰⁴ Montserrat, 1996, p.18.
- ²⁰⁵ Parkinson, 1995, p. 57.

-
- ²⁰⁶ Montserrat, 1996, p.139-140.
- ²⁰⁷ *Ibid.* p.144.
- ²⁰⁸ Dawson dans Brothwell & Sandison, 1967, p.100-104.
- ²⁰⁹ Pinch, 1995, p.376.
- ²¹⁰ Montserrat, 1996, p.62-63.
- ²¹¹ Manniche, 1987, p.103-105; Dawson dans Brothwell & Sandison, 1967, p.100-104.
- ²¹² Dawson dans Brothwell & Sandison, 1967, p.104.
- ²¹³ Harer, 1986, p.57; Montserrat, 1996, p.61-62.
- ²¹⁴ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p. VII-XIX.
- ²¹⁵ Hare dans Brothwell & Sandison, 1967, p.125; Morton, 1995, p.184.
- ²¹⁶ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²¹⁷ Morton, 1995, p. 180-184; Leuca, 1971, p.383-384; Manniche, 1987, p.10.
- ²¹⁸ Hare dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 128; Morton, 1995, p. 183-184; Manniche, 1977; p. 18; Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 515.
- ²¹⁹ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²²⁰ Hare dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 122.
- ²²¹ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²²² Morton, 1995, p.184.
- ²²³ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²²⁴ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.179.
- ²²⁵ *Ibid.* p. 181; Morton, 1995, p. 184.
- ²²⁶ *Ibid.* p.450; Thompson Rowling dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 497; Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 506.
- ²²⁷ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²²⁸ Sandison et Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 515.
- ²²⁹ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²³⁰ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.450.
- ²³¹ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²³² Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 515.
- ²³³ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²³⁴ Vernus, 1981, p.111.
- ²³⁵ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 506, 515; Morton, 1995, p. 184.
- ²³⁶ Morton, 1995, p.184.
- ²³⁷ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²³⁸ Morton, 1995, p.184.
- ²³⁹ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁴⁰ Rowling dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 534; Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 506; Hare Brothwell & Sandison, 1967, p.129; Leca, 1971, p.197, 199.
- ²⁴¹ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁴² Hare dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 129.
- ²⁴³ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁴⁴ Ruffer dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 180; Rowling dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 533-534, 536-537; Leca, 1971, p.197.
- ²⁴⁵ Brothwell dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 349; Rowling dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 533.
- ²⁴⁶ Hare dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 129; Rowling dans Brothwell & Sandison, 1967, p.535; Leca, 1971, p.200.
- ²⁴⁷ Rowling dans Brothwell & Sandison, 1967, p.533; Leca, 1971, p.197.
- ²⁴⁸ Hare dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 129; Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 506.
- ²⁴⁹ Brothwell dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 343.
- ²⁵⁰ Morton, 1995, p.184.
- ²⁵¹ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁵² Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.506; Leca, 1971, p.320.
- ²⁵³ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.506; Morton, 1995, p.184; Leca, 1971, p.317.
- ²⁵⁴ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁵⁵ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.506.
- ²⁵⁶ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁵⁷ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.506; Morton, 1995, p.184.
- ²⁵⁸ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp

-
- ²⁵⁹ Morton, 1995, p.184; Rowling dans Brothwell & Sandison, 1967, p.515.
- ²⁶⁰ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁶¹ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.506.
- ²⁶² Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁶³ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.506.
- ²⁶⁴ *Ibid.* p.507; Leca, 1971, p.334.
- ²⁶⁵ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁶⁶ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, p.506; Leca, 1991, p.319.
- ²⁶⁷ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁶⁸ Moss dans Brothwell & Sandison, 1967, p.715; Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p. 506.
- ²⁶⁹ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.504.
- ²⁷⁰ *Ibid.* p.505; Leca, 1971 p.318.
- ²⁷¹ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.505.
- ²⁷² *Ibid.*; Leca, 1971, p.334.
- ²⁷³ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁷⁴ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.507; Leca, 1971, p.334.
- ²⁷⁵ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.505.
- ²⁷⁶ *Ibid.* p.505.
- ²⁷⁷ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁷⁸ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.505.
- ²⁷⁹ *Ibid.* p 505.
- ²⁸⁰ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁸¹ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.505.
- ²⁸² *Ibid.* p.505.
- ²⁸³ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁸⁴ Lawrence Engel dans Brothwell & Sandison, 1967, p.385.
- ²⁸⁵ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.504.
- ²⁸⁶ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁸⁷ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.504.
- ²⁸⁸ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁸⁹ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.504, 506, 515; Leca, 1971, p.326.
- ²⁹⁰ Hare dans Brothwell & Sandison, 1967, p.129; Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.512, Leca, 1971, p.343.
- ²⁹¹ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁹² Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.512; Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁹³ Sandison & Wells dans Brothwell & Sandison, 1967, p.504.
- ²⁹⁴ *Ibid.* p.515.
- ²⁹⁵ Le Grand Dictionnaire : http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp
- ²⁹⁶ Yamauchi, p. 217; De Rachelwitz, 1964, p.46.
- ²⁹⁷ Manniche, 2001, p.276.
- ²⁹⁸ De Rachelwiltz, 1964, p.46; Manniche, 1997, p.32; Roberts, 1995, p.11, 13)
- ²⁹⁹ De Rachelwiltz, 1964, p.38.
- ³⁰⁰ Manniche, 1987, p.12; De Rachelwiltz, 1964, p.37.
- ³⁰¹ Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Manniche, 1987, p.10.
- ³⁰² Montserrat, 1996, p.163.
- ³⁰³ *Ibid.* p.166.
- ³⁰⁴ *Ibid.* p.170.
- ³⁰⁵ Delvaux, 1991, p.159-161.
- ³⁰⁶ Manniche, 1987, p.44.
- ³⁰⁷ Mundkur, 1983, p.24.
- ³⁰⁸ *Ibid.* p.64.
- ³⁰⁹ *Ibid.* p.276-277.
- ³¹⁰ Mundkur, 1983, p.174. DuQuesne tente de corroborer la symbolique sexuelle du serpent en Égypte avec celle du serpent du Kundalini Hindoue en se basant sur les archétypes jungien. Toutefois, son analyse est discutable : DuQuesne, 1995, p.53-68.
- ³¹¹ Harer, 1986, p.53; Manniche, 2001, p.276; Manniche, 1987, p.41; Manniche, 1997, p.30.

-
- 312 Harer, 1986, p.53.
313 *Ibid.* p.49; Manniche, 2001, p.276.
314 Harer, 1986, p.53-54.
315 *Ibid.* p.54.
316 De Rachelwiltz, 1964, p.37.
317 Manniche, 1987, p.45, 51; De Rachelwiltz, 1964, p.47; Roberts, 1995, p.14.
318 Schuster, 1968/69, p.430.
319 *Ibid.* p.432; Winlock dans Strouhal, 1992, p.88-89; Manniche, 1987, p.51.
320 Keimer 1948
321 Strouhal, 1992, p.88.
322 Montserrat, 1996, p.75; Manniche, 1987, p.18.
323 Strouhal, 1992, p.89.
324 Montserrat, 1996, p.76; Manniche, 1987, p.17; Strouhal, 1992, p.89.
325 Montserrat, 1996, p.69-70; Manniche, 1987, p.46; Manniche, 1997, p.34.
326 Montserrat, 1996, p.70-71.
327 Manniche, 1987, p.42.
328 Strouhal, 1992, p. 89.
329 Montserrat, 1996, p.75.
330 *Ibid.* p.76-77.
331 *Ibid.* p.76-78.
332 *Ibid.* p.78.
333 Manniche, 1987, p.49, 51.
334 *Ibid.* p.29.
335 Manniche, 2001, p.276.
336 Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737.
337 De Rachelwiltz, 1964, p.37.
338 *Ibid.*
339 Iversen, 1995, p.41-42.
340 Goelet, 1993, p.27; Montserrat, 1996, p.118; Manniche, 1987, p.33, 38-39, 41, 51.
341 Manniche, 2001, p.276; Manniche, 1987, p.41-42; Manniche, 1997, p.35.
342 O'Connor, 1996, p.621, 629-630; Manniche, 1987, p.43-44.
343 Manniche, 2001, p.276.
344 Karageorghis, 1993, p.8-11.
345 Westendorf & Kessler dans Feucht, 1992, p.159; Manniche, 2001, p.276; Manniche, 1987, p.39-40, 42.
346 Eaton-Kraub dans Feucht, 1992, p.159-165.
347 Gamer-Wallerts dans Feucht, 1992, p.165; Manniche, 1987, p.40.
348 Goelet, 1993, p.27.
349 Montserrat, 1996, p.48-49.
350 Berlandini, 1993, p.29-35.
351 Montserrat, 1996, p.13.
352 *Ibid.* p.48, 50, 73.
353 *Ibid.* p.73.
354 *Ibid.* p.54.
355 Manniche, 1987, p.74-95; Tyldesley, 1998, p.44; Manniche, 1997, p.30.
356 Fox 1985
357 Manniche, 1987, p.8, 31; Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.737.
358 Goelet, 1993, p.28.
359 Pinch, 1995, p.371.
360 *Ibid.*
361 Lesko, 1996, p.47.
362 Manniche, 1987, p.33.
363 Fox, 1981, p.181-182.
364 Sandison dans Brothwell & Sandison, 1967, p.738; Cerny, 1954, p.24; Vernus, 1981, p.109; Middleton, 1962, p.603, 605; Manniche, 1987, p.29.
365 Manniche, 1987, p.33.
366 Eyre, 1984, p.97; Manniche, 1987, p.62-65; Tyldesley, 1998, p.43.
367 Manniche, 1987, p.71; Griffith, 1969, p.45-57.

³⁶⁸ Manniche, 1987, p.31.

³⁶⁹ *Ibid.*

³⁷⁰ *Ibid.*

³⁷¹ *Ibid.* p.33.

³⁷² Montserrat, 1996, p.4.

³⁷³ *Ibid.*